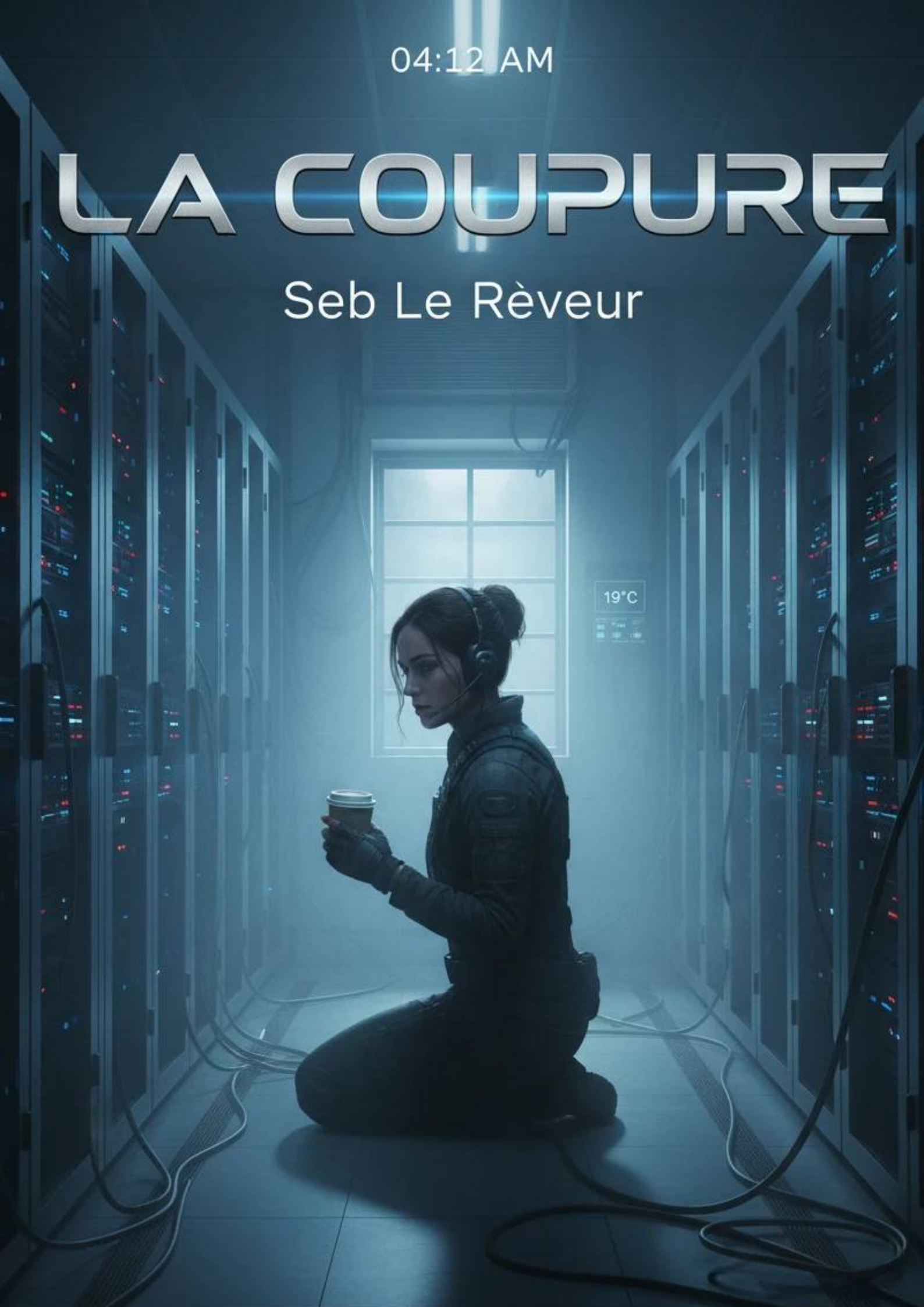


04:12 AM

LA COUPURE

Seb Le Rèveur



LA COUPURE

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Zéro Kelvin	4
Chapitre 2 : Logistique de l'Ombre	11
Chapitre 3 : Flux Fantômes	16
Chapitre 4 : Dénier de Réalité	20
Chapitre 5 : Synchronisation	25
Chapitre 6 : Black-out	31
Chapitre 7 : Vecteur Alpha	36
Chapitre 8 : L'Inertie de l'État	44
Chapitre 9 : Le Poids de l'Or	51
Chapitre 10 : Rupture de Contact	56
Chapitre 11 : Le Grain de Sable	62
Chapitre 12 : Signature Tactique	66
Chapitre 13 : La Piste des Codes	70
Chapitre 14 : Confrontation à l'Ombre	77
Chapitre 15 : Portes Ouvertes	82

Chapitre 1

Zéro Kelvin

****04:12. Levallois-Perret. Siège de la DGSI.****

Le silence du plateau technique n'était rompu que par le ronflement pressurisé de la climatisation, réglée à 19 degrés pour stabiliser les serveurs de calcul intensif. Sarah Belkacem ne sentait plus le bout de ses doigts. Elle serrait un gobelet en carton dont le café, noir et acide, avait depuis longtemps perdu sa chaleur. Devant elle, trois moniteurs 32 pouces affichaient une cartographie spectrale de la région parisienne.

C'était une forêt de signaux, une cacophonie électromagnétique que les algorithmes de tri peinaient à lisser. Mais Sarah ne regardait pas le flux général. Elle se concentrait sur les « creux ».

Ses yeux, injectés de sang par quatorze heures de veille, fixaient une série de pulsations sur la fréquence 433 MHz. L'amplitude était anormale. Trop stable. Trop rythmée.

[04:14:22]

Source : Cellule 93-Nord (Aubervilliers).

Vecteur : Rebond par tunnel VPN chiffré (nœud de sortie : Tallinn, Estonie).

Destination : Terminal non identifié, Monaco (Quartier Fontvieille).

Une rafale de quarante millisecondes. Une signature fantôme qui ne laissait pas le temps aux algorithmes de filtrage de lever une alerte. Ce n'était pas un échange, c'était une synchronisation d'horloges atomiques.

Sarah tapa frénétiquement sur son clavier. Le bruit des touches Cherry MX Brown claqua comme des ruptures de contact. Elle ouvrit une fenêtre de terminal. La réponse tomba en vert fluo sur fond noir : *Intervalle constant. 3600 secondes. Précision au millième.*

— Ils s'alignent, souffla-t-elle.

Elle se leva, sa chaise grincant dans l'espace vide. Elle attrapa son dossier, une compilation de six mois de bruits de fond. Trois ans d'infiltration en unité de terrain à Lyon lui avaient appris à reconnaître l'odeur d'une opération avant qu'elle ne devienne cinétique. Elle traversa le couloir, ses pas étouffés par la moquette grise qui sentait la poussière ionisée. Elle s'arrêta devant le bureau 402.

Elle entra sans frapper.

Jean-Christophe Meyer, son chef de service, regardait par la fenêtre la pluie fine de février qui transformait Levallois en une tache floue.

— Monsieur le Directeur, ils utilisent des protocoles de synchronisation militaire. Une architecture décentralisée entre le 93 et Monaco.

— Monaco ? C'est la zone de la Sûreté Publique monégasque, Sarah. Pas la nôtre.

— Le départ est ici. J'ai tracé des flux de matériel : des brouilleurs GPS russes de type R-330ZH, achetés en pièces détachées.

— Des brouilleurs ? Meyer se tourna vers elle, les traits tirés par une lassitude bureaucratique. La Préfecture a déjà classé le dossier. C'est le Cartel des Cités qui se restructure. Ils s'achètent des gadgets pour l'esbroufe.

— On ne synchronise pas des horloges pour vendre de la résine, Monsieur. Ils préparent une rupture systémique.

Meyer soupira, prisonnier de sa propre hiérarchie.

— Politiquement, Sarah, il est impossible de mobiliser des unités d'intervention sans

une preuve matérielle d'attentat imminent. Le règlement est clair. Reposez-vous. C'est un ordre.

Elle serra les dents. Pour Meyer, ce n'était que du papier. Pour elle, c'était le mécanisme d'une montre suisse dont le ressort venait d'être tendu au maximum.

04:45. Aubervilliers. Zone industrielle.

L'odeur était celle du caoutchouc froid et de l'humidité. Yanis, « Le Major », vérifiait la tension des sangles à l'arrière d'un fourgon Renault Master blanc, plaques d'immatriculation d'une société de maintenance.

Il était vêtu d'un ensemble technique Arc'teryx noir et d'un porte-plaques discret. Il épaula son HK416, sentant le contact du polymère froid du busc contre sa pommette. Un ajustement millimétré.

— Statut radio ? demanda-t-il. Sa voix était basse, monocorde.

— Brouillage de zone opérationnel sur un rayon de 500 mètres. Les fréquences de la police locale sont saturées par un bruit blanc à 10%. Ils croiront à des interférences dues à la météo, répondit « L'Ingénieur » depuis l'ombre du hangar.

Sur la table de travail, trois drones quadri-rotors modifiés. Les châssis en carbone portaient chacun un cylindre métallique oblong : de la thermitte haute performance.

— La fenêtre de tir est de 120 secondes, dit Yanis. Si le brouillage GPS ne tient pas, les drones dérivent. S'ils tombent dans l'eau, on perd 150 000 euros de R&D.

— Ils ne dériveront pas, Major. J'ai couplé l'inertiel avec une reconnaissance optique de terrain.

Yanis hocha la tête. Sa stratégie, la « Logistique du Vide », reposait sur une idée simple : détourner les infrastructures civiles pour les rendre létales par la seule précision de l'exécution.

— Le groupe de Monaco ?

— Synchronisation effectuée à 04:14. Ils attendent le top.

— Bien. On charge.

Le mouvement fut fluide. Quatre hommes sortirent de l'ombre, agissant avec une économie de gestes qui trahissait un entraînement de haut niveau. Ils chargèrent les caisses de 5.56 mm et les gilets de protection de niveau IV. Chaque pièce d'équipement avait un poids que Yanis intégrait à ses calculs de distance de freinage sur l'A6.

Il regarda sa montre Garmin.

— Tic. Tac.

05:30. Paris. Rue du Faubourg Saint-Honoré.

Marc de Valhubert, Ministre de l'Intérieur, ajustait son nœud de cravate. Le luxe de son bureau — boiseries du XVIIIe, tapis de la Savonnerie — semblait être le dernier rempart contre la grisaille extérieure.

On frappa à la porte. Son conseiller spécial entra avec une tablette.

— Monsieur le Ministre, la note de synthèse de la DGSI. Rien d'alarmant. Quelques tensions en périphérie, des vols de véhicules de luxe à Monaco.

— Monaco... soupira Valhubert. Ils ont toujours peur de perdre leur calme légendaire. Donnez-leur les chiffres de Marseille, ça les calmera.

Il sourit, ignorant l'onglet rouge « Signalement Belkacem » classé en priorité faible.
— Préparez mon discours sur la souveraineté européenne. Je veux parler de stabilité.

Il ramassa son pardessus en cachemire. Il ignorait que dans un hangar de Seine-Saint-Denis, la souveraineté qu'il s'apprête à vanter s'effiloçait déjà sur les fréquences GSM-R.

07:45. Autoroute A6. Péage de Nemours.

Sarah Belkacem était au volant de sa Peugeot 508 banalisée. Son écran de diagnostic affichait des barres rouges verticales. Un brouillage de saturation.

À deux cents mètres, un fourgon de maintenance était arrêté sur la bande d'arrêt d'urgence. Deux hommes en gilets haute visibilité s'activaient. Leur posture était trop rigide, leur matériel trop pointu. Un drone hexacoptère, lourdement chargé, s'éleva verticalement. Sous son ventre, le cylindre de thermitite.

Le drone fonça vers le pylône de télécommunication surplombant le péage. Une étincelle aveuglante, un jet de lumière blanche qui perça la grisaille. La thermitite brûla à 2500 degrés, liquéfiant instantanément les armoires techniques.

D'un coup, les barrières de péage s'abaissèrent. Les feux passèrent au rouge fixe. L'artère vitale entre Paris et le Sud venait d'être sectionnée.

— Ils ferment la porte, comprit Sarah.

Elle regarda les deux hommes replier leur matériel et disparaître par un accès de service. En trente secondes, ils avaient créé un bouchon de plusieurs kilomètres,

emprisonnant toute réponse étatique.

[07:48:12]

Le Cartel venait de gagner quarante-cinq minutes sur le temps de réaction de l'État.

15:00. Monaco. Avenue d'Ostende.

Le black-out fut total. Une impulsion électromagnétique localisée, couplée à la destruction du centre de données par un drone thermique, plongea la Principauté dans le silence.

Yanis descendit du Master blanc. Le poids de son HK416 était un confort familier. Il ajusta son gant en cuir fin d'un geste sec, un ajustement mécanique.

À l'angle de la rue Grimaldi, Sarah Belkacem était là, trempée, sur une moto volée. Elle n'avait plus de réseau, plus de radio. Elle n'était qu'une observatrice impuissante de la perfection opérationnelle.

Le Major tourna la tête vers elle. À travers le polymère noir de son masque balistique, il fixa l'analyste. Il ne tira pas. Il fit un geste infime, un simple hochement de tête imperceptible, validant qu'elle était la seule ici à avoir compris l'ampleur du désastre. Un hommage entre professionnels du vide.

Il monta dans le SUV de tête. Le convoi s'ébranla dans un crissement de pneus, s'enfonçant dans la fumée blanche des grenades au phosphore.

Sarah regarda la pluie laver le bitume. Dans sa poche, son pager vibra une dernière fois : *00:00:00*.

La logistique du crime avait gagné. La France était aveugle. Le braquage du siècle n'était pas celui de l'or, mais celui du temps, et le Major venait d'en devenir le seul maître.

****FIN DU CHAPITRE 1.****

Chapitre 2

Logistique de l'Ombre

03:12.

Le bitume de la Dalle des Hautes-Noues est une éponge de goudron froid qui recrache l'humidité de février. Yanis, que tout le monde ici appelle « Le Major », ne consulte pas son téléphone. Il regarde l'aiguille des secondes de sa Sinn 103, un chronographe d'aviateur mécanique. L'acier brossé contre son poignet est à la température de l'air : 2 degrés.

Autour de lui, la cité-forteresse respire selon un cycle qui n'a rien de civil. Ce n'est pas le sommeil des honnêtes gens, c'est l'inertie d'un porte-avions à l'arrêt. Dans les étages supérieurs du Bloc 4, des optiques de vision nocturne balaient les accès. Ce ne sont plus des guetteurs qui crient à l'approche d'une patrouille. Ce sont des sentinelles. Elles ne crient pas. Elles murmurent dans des radios chiffrées Motorola DP4801.

— Vecteur Alpha en approche. Angle Nord-Nord-Ouest.

La voix dans l'oreillette de Yanis est plate. Neutre. Professionnelle. Une camionnette de livraison banalisée, maculée de la boue grise des chantiers du Grand Paris, s'engage dans la chicane de plots en béton. Le moteur se coupe. Le silence qui suit est celui de la rupture de contact.

Deux hommes sortent de la cabine, masqués. Yanis ajuste son col en Gore-Tex noir. Sous la couche de polymère, le gilet porte-plaques discret se fait oublier. Il ne cherche pas l'apparat. La crédibilité est dans l'ordonnancement des flux.

— Cargaison ? demande Yanis. Sa voix est un frottement de métal.

— Six unités. Charges pyrotechniques stabilisées.

Quatre hommes sortent de l'ombre. Ils ouvrent les portes arrière. L'intérieur est un atelier mobile. Sur des racks en aluminium aéronautique, six drones FPV de 7 pouces sont arrimés. Yanis nota la légère surépaisseur des patches chauffants sur les cellules LiPo. Un sacrifice d'autonomie pour une garantie de poussée par ce froid. Au centre de chaque machine, un cylindre de thermitite. Un mélange d'oxyde de fer et de poudre d'aluminium capable de liquéfier un blindage en quarante secondes.

L'un des opérateurs branche une tablette durcie Getac. L'écran s'illumine d'un bleu électrique.

— Cycle de charge à 98 %. Firmware russe flashé. On peut survoler le Palais Princier sans que le GPS ne demande la permission.

Yanis pose une main gantée sur le châssis froid. Ce n'est pas l'argent qu'il voit, c'est la cinétique. La capacité de frappe chirurgicale à bas coût. Il vérifie ensuite les caisses Pelicase contenant les unités R-330ZH Zhitel. Des bijoux de la guerre électronique capables de créer une bulle de vide numérique sur tout le Rocher.

— Montez tout ça au 12e. Cellule 3. Je veux un test de balayage spectral dans dix minutes. Si la DGSI a une oreille qui traîne, elle ne doit entendre que du bruit blanc.

Il grimpe les douze étages d'une traite, son souffle régulier. Au 12e, l'appartement a été transformé en cage de Faraday. Les murs sont recouverts de feuilles de cuivre. Au centre, une table couverte de cartes topographiques de Monaco. Des photos satellites épinglées montrent chaque caméra, chaque borne rétractable.

— Major, on est prêts pour le test de liaison, dit l'opérateur drone.

Yanis se place derrière lui. Un sifflement électronique emplît la pièce. Sur l'écran, la vue thermique d'un des drones resté dans la cour. Le monde devient gris et blanc. On voit la signature thermique de la camionnette qui refroidit. On voit les sentinelles sur les toits, taches de chaleur humaine dans le froid polaire.

Soudain, l'image saute. Des parasites strient l'écran. L'opérateur jure entre ses dents.
— On a une rupture de flux sur la bande des 5.8 GHz. Interférences avec les antennes relais du secteur.

— Changez pour le saut de fréquence aléatoire, ordonne Yanis. Son calme est une arme. On utilise le protocole Ghost. Si on perd le signal à Monaco à cause d'une borne Wi-Fi d'hôtel, je vous ferai bouffer les hélices.

L'opérateur s'exécute. L'image se stabilise. La friction est maîtrisée. Yanis retourne vers la carte et pose son index sur l'avenue des Beaux-Arts.

— À 10h15, le convoi passera ici. Ils ont deux minutes de retard en moyenne le mardi. On ne va pas forcer les portes. On va utiliser le vide. On coupe le courant, les radios, le GPS. On crée une zone d'ombre de trois minutes. Dans ces trois minutes, le monde s'arrêtera de tourner pour eux.

Un homme intervient sur l'extraction par le tunnel ferroviaire. Yanis répond sans lever les yeux.

— La police attend des fusillades. Ils ne sont pas prêts pour une panne système totale. Nous ne sommes pas des braqueurs, nous sommes des architectes du mouvement. Le poids physique de l'or est notre seul ennemi. 400 kilos. C'est la seule constante qu'on ne peut pas pirater.

Yanis sort sur le balcon. Le vent lui fouette le visage. Il allume une cigarette. La braise est le seul point de couleur dans cet univers gris. Il repense à Sarah Belkacem. Il sait qu'elle cherche. Il a vu la note interne interceptée hier : elle a fait geler trois

comptes dormants à Marseille que personne d'autre n'avait repérés. Elle ne cherche pas des fantômes, elle cherche une architecture. Elle se rapproche, et cette pression est le métronome de son plan.

Yanis ne veut pas détruire le système. Il veut prouver qu'il l'a déjà remplacé par une science du mouvement plus efficace.

03:45.

Le compte à rebours pour Monaco n'est plus une abstraction. Il écrase sa cigarette. La porte blindée se referme avec le bruit sourd d'une culasse de canon. Dans la cité-forteresse, la préparation continue, invisible, silencieuse. La science de l'ombre est en marche. Et rien ne peut arrêter une montre suisse une fois qu'elle a été remontée.

03:50.

La lumière bleue des moniteurs découpe le profil de Yanis. Idriss entre dans la pièce.
— Les oiseaux sont en cage, Major. On attend ton top pour le test statique.

Ils descendent au sous-sol, dans les boxes transformés en ateliers. L'odeur d'étain et de composite carbone remplace l'humidité. Les techniciens s'activent autour des octocoptères T-12 modifiés. Yanis examine une soudure, l'exigeant parfaite.

— Les hommes sont prêts ?

— Ils dorment par tranches de quatre heures. On les réveille à 06h00 pour le briefing final du convoi Delta.

Yanis retourne à la fenêtre du PC. Au loin, Paris scintille, étouffée par la brume. Une ville qui ignore que ses fondations sont minées.

05:00.

— Top départ pour le convoi Delta. On injecte les unités dans le flux routier.

Trois moteurs de fourgons s'allument simultanément. Pas de phares. Les véhicules glissent hors des parkings, rejoignant l'autoroute A6, direction le Sud. Yanis surveille les balises privées qui se déplacent sur la carte. Chaque kilomètre est une rime supplémentaire dans l'élégie de l'État.

05:20.

Une notification prioritaire. Un signal en provenance de Monaco. Leur insider vient d'activer la balise de confirmation.

Accès Bravo sécurisé.

— Idriss, prépare mon sac. On décolle pour le point de ralliement Sud dans vingt minutes.

Yanis éteint le moniteur central. La pièce plonge dans l'obscurité. Il enfle sa veste tactique. Le scratch du velcro déchire le silence. C'est le bruit de sa guerre : pas un cri, juste une fréquence coupée et le tic-tac d'une montre qui ne s'arrêtera que lorsque le coffre sera ouvert.

05:32.

La porte blindée se verrouille. Le voyage commence.

Chapitre 3

Flux Fantômes

02h47.

L'air dans le studio de la rue de Châteaudun était saturé d'ozone et de caféine rance. Léa Vasseur ne sentait plus ses doigts. Ils bougeaient par réflexe, extension biomécanique d'un clavier à interrupteurs mécaniques. Sur la dalle mate protégée par un filtre de confidentialité, des colonnes de données défilaient en une pluie verte et grise. Le métronome de la pluie, contre le vitrage renforcé, battait la mesure d'un État qui s'effaçait. Tic. Tac.

Elle n'avait pas besoin de forcer les coffres. Elle cherchait des empreintes de pas dans la neige numérique. La Caisse de Garantie de la Principauté de Monaco (CGPM) n'avait pas été piratée ; elle avait été désynchronisée. En déployant un script de comparaison binaire sur le firmware du « Bouclier de Cristal », Léa vit enfin le motif. Ce n'était pas un virus. C'était une dérive physique.

Le Cartel avait injecté des composants de latence — des oscillateurs à quartz détournés — au cœur des serveurs de maintenance. Ils avaient acheté le rythme cardiaque du système pour y glisser des « fenêtres aveugles ». Quelques millisecondes volées où les alarmes restaient muettes. Le braquage de Monaco n'était pas une effraction, c'était une livraison. Ils n'avaient pas cassé la porte, ils avaient payé le serrurier pour qu'il laisse un jeu de 0,4 millimètre dans le pêne.

Une alerte de proximité fit vibrer son second écran. Un IMSI-catcher aspirait les données dans la rue. Léa ne paniqua pas. Ses mains, stables comme des vérins hydrauliques, exécutèrent le protocole de rupture. Kill-switch. Chiffrement. Elle saisit

son sac tactique et sa clé USB en titane. Par l'entrebâillement des volets, elle vit une Peugeot 5008 aux vitres opaques. Pas de gyrophares. Le genre d'hommes que Marc de Valhubert envoyait quand la loi devenait un obstacle à la raison d'État.

Elle s'échappa par les toits, une ombre sur le zinc glissant de février. Un saut de quatre-vingts centimètres au-dessus du vide, puis la descente vers les entrailles de la ville. Elle atteignit Saint-Denis, s'engouffrant dans un ancien atelier d'imprimerie, son sanctuaire de basse technologie. Là, sur des terminaux déconnectés du monde, elle poussa l'analyse plus loin.

03h35. DGSI, Levallois-Perret.

Sarah Belkacem fixait le mur d'écrans. La carte de France s'illuminait de points orange. Ce n'était pas une panne, c'était une érosion.

— On perd la synchro sur le nœud de Lyon, murmura un technicien. Quelqu'un injecte du bruit dans la couche physique.

Sarah posa ses mains à plat sur la console froide. Elle voyait l'ampleur du désastre. Le Cartel ne frappait pas les banques, il quadrillait les nœuds de raccordement optique, les gazoducs, les centrales.

La porte s'ouvrit sur Marc de Valhubert. Le Ministre de l'Intérieur était d'une pâleur inhabituelle. Il ne criait pas. Il semblait soudain détimbré, écrasé par la complexité d'un système qu'il ne comprenait plus.

— Donnez-moi une image, Sarah, murmura-t-il, la voix blanche. Un visage.

— Il n'y a pas de visage, Monsieur le Ministre. Juste des contrats de maintenance signés par des sociétés-écrans. Ils ont acheté la structure de l'État. On ne se bat pas contre des terroristes, mais contre des horlogers.

03h50. Monaco. Sous-sol du Sporting d'Hiver.

Yanis, « Le Major », vérifiait son équipement. Il n'avait pas besoin d'adrénaline ; ses

gestes étaient des extensions de son arme. Autour de lui, ses hommes s'inséraient dans les quatre secondes de vide créées par la dérive temporelle. L'objectif n'était pas l'argent, mais le *Master Clock*, le serveur de temps souverain.

— Extraction physique en cours, annonça Yanis dans son micro ostéophonique.

Mais à cet instant précis, sur le réseau local, une anomalie apparut. Une micro-latence supplémentaire de deux secondes, non prévue par le plan. Un bug. Le grain de sable.

À quelques kilomètres de là, dans une camionnette Renault Master filant sur l'A1, Léa Vasseur était parvenue à forcer le relais télématique du véhicule. Elle n'avait pas seulement observé la logistique du vide, elle venait d'injecter une commande de saturation sur les nœuds de transit qu'elle avait identifiés à Saint-Denis. Un dernier message envoyé à Sarah Belkacem avant que le chauffeur de la camionnette ne plaque un Glock 17 contre sa tempe.

— Tu crées du retard, Léa, dit le chauffeur d'une voix calme, trop calme. Et le Major déteste le retard.

À Monaco, le décalage provoqué par Léa brisa la fluidité de l'extraction. Les verrous magnétiques, censés rester ouverts, se réenclenchèrent avec un claquement sec. Yanis dut improviser. Il ne recula pas. Il utilisa une charge de découpage thermique, sacrifiant la discrétion pour la vitesse. L'explosion sourde résonna dans le parking désert.

— Changement de vecteur ! aboya le Major. Sortie par le port, maintenant !

L'extraction, qui devait être chirurgicale, devint brutale. Yanis et ses hommes s'élancèrent vers le Zodiac Milpro sous une pluie de plomb, tandis que les premières sirènes de la Sûreté Publique déchiraient enfin le silence de la Principauté. Le plan était compromis, mais l'essentiel — les disques durs — était sécurisé.

04h20.

La France n'était plus un territoire. Elle était une base de données en cours de reformatage. Sarah Belkacem, à la DGSI, vit le message de Léa s'afficher une seconde avant de s'autodétruire : *LOGISTIQUE DU VIDE CONFIRMÉE. LE TEMPS A ÉTÉ ACHETÉ. MAIS J'AI DÉCALÉ L'HORLOGE.*

Sarah comprit. Léa avait offert à l'État une chance, une infime fenêtre de tir en perturbant la synchronisation du Cartel. Mais Valhubert, prostré devant son verre d'eau tiède, était incapable de saisir cette seconde.

Dans la camionnette, Léa ferma les yeux, sentant le canon froid contre sa peau. Elle entendait le Tic. Tac. de la montre du chauffeur. Un bruit mécanique, impitoyable, qui battait désormais au rythme d'un nouveau propriétaire. Le pays n'était pas en train de s'effondrer. Il changeait simplement de mains. La Coupure était consommée. L'hiver 2026 serait long, et il serait très silencieux.

Chapitre 4

Déni de Réalité

20 février 2026. 20h12.

Hôtel de la Marine, Place de la Concorde.

À l'extérieur, Paris étouffe sous un linceul liquide qui plaque les particules fines au bitume. Le silence est anormal, une zone d'ombre hertzienne provoquée par les brouilleurs sélectifs de la Préfecture. À l'intérieur, l'air coûte cher. Il sent le lys blanc et la cire d'abeille, mais pour Sarah Belkacem, l'odeur dominante reste celle de l'ozone. Celle qui précède l'arc électrique. Celle des serveurs de la DGSI qui saturent à Levallois pour décoder ce que personne ici ne veut voir.

Sarah ajuste son tailleur. Sous le tissu, le poids froid de son Glock 17 est une ancre de réalité. Le règlement est une fiction pour ceux qui croient encore à la stabilité du système. Elle repère Marc de Valhubert au centre d'un cercle de financiers. Le Ministre de l'Intérieur est la définition même de la statuaire politique : imposant, noble, mais immobile.

— Monsieur le Ministre.

Sa voix est un scalpel. Valhubert se tourne, un sourire condescendant figé sur les lèvres. Il l'entraîne vers une alcôve, à l'écart des dorures.

— Vous avez trois minutes, Sarah. Mon agenda est synchronisé à la seconde près.

— C'est précisément de synchronisation dont je veux vous parler.

Elle active sa tablette cryptée. Une carte de l'Île-de-France apparaît, saturée de vecteurs de mouvement.

— Quarante-deux utilitaires blancs volés en 72 heures. Une chute de 60 % de l'activité radio dans les cités. Ce n'est pas une accalmie, c'est un silence électronique avant l'assaut. Ils utilisent des boîtiers russes militaires. Ils passent sous les radars.

Elle zoome sur la zone de Monaco.

— Nos capteurs signalent des groupes profilés comme des opérateurs de forces spéciales à Menton. Ils font de la reconnaissance de terrain.

Valhubert prend une gorgée de son vin, les yeux fixés sur un tableau de maître. Son refus n'est pas de la bêtise, c'est un calcul de risque.

— Belkacem, nous sommes à six mois des élections. Je ne vais pas paralyser l'A8 et terriser les marchés parce que votre logiciel a une migraine. Vous imaginez le signal diplomatique ? Monaco est une forteresse. Votre « Major » n'est qu'un caïd qui a lu trop de manuels de tactique.

— Ce n'est pas un caïd, c'est un planificateur. Il utilise la « Logistique du Vide ». Il sature les réseaux pour masquer ses angles morts. S'il frappe Monaco, ce n'est pas pour vider les coffres. C'est pour prouver que l'État est incapable de protéger le sanctuaire du capitalisme européen.

Valhubert consulte sa Patek Philippe en or gris.

— Votre temps est écoulé. Si vous obtenez une preuve matérielle — une arme, une date — appelez-moi. D'ici là, laissez les professionnels gérer la réalité.

Il se détourne vers le scintillement du cocktail.

Tic. Tac.

21h05. Direction Générale de la Sécurité Intérieure, Levallois-Perret.

Sur les écrans de Sarah, la cartographie Internet de la zone PACA vire au rouge sang. Une attaque par déni de service (DDoS) de 600 Gigabits par seconde s'abat sur la Principauté.

— C'est un écran de fumée, murmure-t-elle.

Le SIGINT confirme ses craintes : les téléphones du Cartel se sont éteints simultanément. Ils sont passés en mode « Burst », compressant leurs communications sur des fréquences E-VHF indétectables pour les scanners civils.

Tic. Tac.

21h42. Aire de repos de Lançon-Provence.

Trois Renault Master blancs s'immobilisent. Yanis, dit « Le Major », vérifie la tension de son gilet porte-plaques. Autour de lui, six hommes s'activent dans un silence de bloc opératoire. Ce n'est pas un braquage, c'est une projection de force.

— État du spectre ? demande le Major.

— Propre, répond le technicien. Le brouillage GPS russe sur la zone Monaco-Nice est actif à 15 %. On est dans la fenêtre.

— On roule. Vitesse constante. On se fond dans le flux.

À l'arrière, les racks de serveurs mobiles et les fusils d'assaut HK416 sont dissimulés

sous de faux planchers. Ils utilisent l'inertie de l'adversaire. L'État est un paquebot ; le Cartel est un essaim.

Tic. Tac.

22h15. Hôtel de Lassay, Paris.

Valhubert rit aux éclats, ignorant que dans les entrailles du Casino de Monte-Carlo, la température monte. Les serveurs, étouffés par le DDoS, commencent à défaillir. Une alarme silencieuse se déclenche, mais elle est immédiatement supprimée par un script injecté des mois plus tôt.

Son chef de cabinet s'approche, livide.

— Monsieur le Ministre, la DGSI demande la réquisition du GIGN à Grasse.

— Dites-lui que j'examinerai son rapport demain.

23h00. Périphérie de Cannes.

Dans un hangar froid, le convoi opère une « mutation de livrée ». Les autocollants magnétiques sautent. En dix minutes, les fourgons de fibre optique deviennent des véhicules des « Services Techniques de Monaco ». Les plaques pivotent mécaniquement. Les badges RFid sont déjà clonés.

— Top chrono, dit Yanis en rabatant sa visière.

L'attaque est chirurgicale. Pendant que le quartier du Casino s'enfonce dans un noir d'encre provoqué par des drones larguant de la thermitite sur les transformateurs, Yanis pénètre dans le nœud de chiffrement de la Banque de France.

Il ne cherche pas l'or. Il cherche le registre.

En connectant des unités NVMe haute performance, son équipe injecte le script « Mirage ». Ce n'est pas un vol de fonds, c'est une déconstruction de la souveraineté. En falsifiant les registres de propriété et en injectant une latence artificielle dans les transactions boursières, le Cartel ne siphonne pas les comptes : il dissout la confiance. Sans registres fiables, la propriété n'existe plus. Sans synchronisation GPS, le marché s'effondre.

23h45. Port de Monaco, quai Rainier III.

Les fourgons montent dans la cale d'un yacht battant pavillon des Îles Caïmans. Le « Nemesis » largue les amarres dans une ville aveugle, où les patrouilles de police se percutent dans le brouillard, privées de signal et de vision.

Yanis regarde le Rocher s'effacer. Il ouvre son téléphone satellite.

— Ici Le Major. Phase 1 terminée. Lancez la Phase 2 à Lyon et Marseille.

À Paris, Valhubert contemple l'extinction soudaine des lumières du quai d'Orsay. Son téléphone affiche un message unique avant de mourir : *« Le temps est une ressource finie, Marc. La France vient d'épuiser son crédit. »*

La guerre n'a pas eu besoin de déclaration. Juste d'un bon planning.

Tic. Tac.

Chapitre 5

Synchronisation

03h12. Zone industrielle de Carros, périphérie de Nice.

L'humidité du fleuve Var s'infiltré sous les tabliers métalliques de l'entrepôt « Delta-6 ». Une odeur persistante de liquide de refroidissement, de béton froid et de graisse de moteur imprègne l'air immobile. Sous les néons blafards qui grésillent à une fréquence de 50 Hertz, l'espace est organisé comme une chaîne de montage chirurgicale. Pas de cris. Pas de musique. Pas de bravade. Juste le cliquetis métallique des culasses et le sifflement discret des ventilateurs de refroidissement des serveurs nomades.

Yanis, « Le Major », se tient au centre de la zone de préparation. Sa montre, une Garmin Tactix Delta, affiche une luminosité rouge résiduelle. Il ne regarde pas ses hommes dans les yeux ; il scanne leur matériel. Pour lui, un homme n'est qu'un vecteur de transport pour une capacité opérationnelle.

Il s'approche de la table d'Aluminium de l'équipe Alpha. Il note les rangées de chargeurs de 5.56 OTAN, leurs pointes cuivrées brillant sous les néons. Il en soupèse un. 480 grammes. Il vérifie la tension du ressort d'un pouce ganté de Nomex. La résistance est parfaite. À côté, les fusils d'assaut HK416 attendent, canons raccourcis, équipés de modérateurs de son B&T et d'optiques EOTech zérotées à 50 mètres.

— Plaques niveau IV en place, signale Alpha 1, sa voix étouffée par un tour de cou en polymère. Céramique-polyéthylène. On encaisse le 7.62 perforant au prix de 1,2 kg de mobilité supplémentaire. On est à 11 kilos par gilet.

Yanis hoche la tête. Le poids est l'ennemi de la vitesse, mais dans l'architecture minérale de Monaco, la vitesse ne servira à rien si les premiers échanges de tirs transforment les opérateurs en éponges. Il glisse vers le pôle technologique. Ici, l'odeur change. Ozone et plastique chauffé. Deux spécialistes manipulent des tablettes Panasonic Toughbook devant quatre drones DJI Matrice 300, repeints en noir mat pour absorber la lumière des projecteurs urbains.

— Batteries chauffées à 20 degrés, Major, rapporte Bravo 1. Nacelles thermiques opérationnelles. Les deux vecteurs d'interdiction embarquent 800 grammes de thermitite chacun. Mise à feu à distance. On sectionne une charnière blindée de classe 7 en six secondes. 2 500 degrés de combustion.

— Et les fréquences ?

— Saut de fréquence rapide. Protocoles russes. On navigue en optique et inertielle pour l'approche. Si la DGSI active ses brouilleurs de zone, on se fond dans le bruit de fond des routeurs Wi-Fi de la ville. C'est la Logistique du Vide : on occupe ce qu'ils ne surveillent plus.

Yanis apprécie cette symphonie de précision. Monaco est une forteresse de caméras, mais chaque système a une latence, chaque réseau a un angle mort. Le plan ne consiste pas à être invisible, mais à être trop rapide pour la boucle de décision humaine. Il observe les trois motos TMAX 560 décarénées et l'Audi RS6 aux plaques diplomatiques doublonnées.

— 03h25. Top synchro.

Le silence revient, plus dense. La mécanique remplace la réflexion. Les hommes s'équipent dans un ballet de sangles que l'on serre et de Velcro qui s'arrache. Le Major enfle son propre gilet, sentant le poids familier des plaques presser ses poumons. Il arme son SIG Sauer MCX Virtus. La chambre est close. Le système est

verrouillé.

— Embarquement.

Les véhicules s'élancent sur la route départementale, feux éteints, ne comptant que sur les systèmes de vision nocturne intégrés aux pare-brise. Un convoi de fantômes. La silhouette du Rocher se dessine à l'horizon, une verrue de lumière et d'or dans la grisaille de l'hiver.

À Levallois-Perret, au même instant, Sarah Belkacem fixe ses moniteurs. Un voyant orange clignote sur la console de surveillance du trafic chiffré de la Côte d'Azur. Une micro-fluctuation.

— Anomalie sur le nœud de Nice-Carros, murmure-t-elle. Trop propre pour être un bug.

03h38. Moyenne Corniche.

Le convoi glisse vers le tunnel de la Turbie. À l'intérieur de l'Audi, Yanis surveille sa Getac.

— Spectre saturé à 85 %, rapporte l'Opérateur. Brouilleur en mode Fantôme. On renvoie une boucle de "Tout va bien" au centre de supervision monégasque.

À l'écran de Sarah Belkacem, la caméra n°42 du tunnel affiche une route vide. Elle fronce les sourcils. Elle zoome. Le grain de l'image est trop régulier.

— Vérifiez l'horodatage des paquets vidéo du tunnel de la Turbie, ordonne-t-elle. Maintenant !

03h44. Monte-Carlo.

Les portes de l'Audi s'ouvrent avec un chuintement pneumatique. Les bottes tactiques ne font aucun bruit sur le marbre précieux devant la banque privée. L'Opérateur connecte un extracteur de signal au boîtier de service en laiton poli.

— Bypass Firewall... OK. Decrypting Rolling Code... OK.

Deux hommes braquent un simulateur thermique laser sur le capteur biométrique. Ils bombardent la cellule d'une signature de chaleur humaine pré-enregistrée. Le verrou magnétique de trois tonnes émet un claquement sec. La porte cède.

Seuil franchi. Obscurité totale. Yanis ignore les coffres individuels. Inutiles. Son regard est aimanté par le fond de la salle. Le dard d'une lance thermique silencieuse commence son œuvre. Sifflement de gaz. Dard de chaleur blanche. Acier liquéfié. L'odeur du métal fondu viole l'air filtré du temple de la finance.

Soudain, un signal strident, inaudible pour l'oreille humaine mais capté par les récepteurs de Yanis, vibre sur son poignet.

— Capteur de vibration sismique de vieille génération, jure l'Opérateur. Pas sur les plans numériques. Il est analogique, Major. Il a détecté la lance.

Yanis ne panique pas. Il sort une bombe de gel stabilisateur cryogénique et la vide sur la paroi vibrante. Le signal s'écrase.

— Improvisation réussie. On a perdu quarante secondes. Accélérez la cadence.

À la DGSI, l'écran de Sarah devient rouge.

— Perte de signal totale sur le quartier du Casino ! Les fibres optiques sous-marines viennent d'être sectionnées ! Ils éteignent la ville, lance le technicien.

— Ils n'éteignent pas, corrige Sarah en saisissant sa veste. Ils nous aveuglent pour opérer à cœur ouvert. Lancez l'alerte générale. Unité d'intervention de Nice, déploiement immédiat !

03h52. La chambre forte.

La porte de trois tonnes s'écarte avec une lenteur monstrueuse. Yanis pénètre dans le saint des saints. Des téraoctets de données — les flux financiers de l'ombre — s'écoulent dans son boîtier de transfert. À côté, les caisses de lingots de 12,4 kilos sont chargées dans des modules en fibre de carbone montés sur roulements haute

performance.

03h58.

— Extraction ! Tout le monde vers le puits Sud !

Les modules disparaissent dans le conduit de ventilation, emportés par des treuils électriques silencieux. Yanis reste le dernier. Il pose une charge EMP localisée sur le pupitre de contrôle.

04h00.

Une vibration sourde ébranle le béton. La police monégasque force l'entrée principale. Yanis s'accroche au harnais du dernier module. Il bascule dans le vide au moment même où l'impulsion électromagnétique grille les optiques et les radios des agents dans le hall.

Dans les entrailles de la principauté, les quads électriques attendent. Pas de bruit. Juste le couple instantané de l'électron. Ils glissent dans l'eau saumâtre des égouts vers le hangar de maintenance nautique.

04h22. Zone de Saint-Isidore.

Le camion de livraison de fleurs remplace l'estafette blanche. Le matériel tactique est plongé dans des bacs d'acide. Yanis retire son masque. La sueur lui brûle les yeux. Il regarde vers Monaco, où les gyrophares tournent en rond comme des insectes piégés.

Il active son téléphone analogique.

— Ici le Major. La synchronisation est complète. Le vide est installé.

Sur son écran à Levallois, Sarah Belkacem observe le rétablissement progressif des caméras. La place du Casino est déserte. Les braqueurs ont disparu dans les interstices de la logistique urbaine. Elle sait qu'elle a perdu. Ce n'était pas un vol, c'était une amputation chirurgicale de la souveraineté.

Yanis s'insère dans le flux des travailleurs du matin sur l'A8. Calé à 85 km/h. Un citoyen parmi d'autres. La France se réveille avec une migraine numérique dont elle ne connaît pas encore l'origine. Le Tic Tac dans sa tête a changé de fréquence : il n'est plus un compte à rebours, mais le rythme cardiaque d'un monde où l'État n'est plus qu'un spectateur de sa propre chute.

05h02. Fin de la synchronisation. Début de l'érosion.

Chapitre 6

Black-out

03:12. Monaco. Température extérieure : 4°C. Humidité : 92 %.

Le ciel au-dessus du Rocher n'est pas noir, il est d'un gris de plomb, saturé par une pluie fine qui transforme le calcaire des façades en éponges froides. Dans l'habitacle d'un Mercedes Sprinter banalisé, stationné à l'angle de l'avenue de la Costa, Yanis, dit « Le Major », ajuste l'oreillette de sa radio chiffrée. L'habitacle empeste le café rance et le cuir froid. Sur ses genoux, une tablette durcie affiche un schéma synoptique du réseau de fibre optique de la Principauté.

Le Major ne regarde pas la ville. Il regarde les flux. Pour lui, Monaco n'est pas un décor de carte postale ; c'est un système d'exploitation. Un circuit intégré de deux kilomètres carrés dont il s'apprête à sectionner les nerfs. Il n'est pas là pour braquer une banque, mais pour désinstaller une souveraineté.

— « Vecteur Alpha, en position au Point Zéro. » La voix dans l'intercom est plate. C'est celle de Slimane, un ancien des transmissions.

— « Reçu Alpha. Attendez le top synchro. »

Le Major consulte sa montre analogique, un chronomètre de marine dont le tic-tac mécanique est le seul repère dans un monde qui va bientôt perdre son horloge atomique. 03:14. La phase d'effacement est engagée.

Au pied du mur de soutènement du Jardin Exotique, deux silhouettes d'un noir mat s'activent. Elles portent des tenues d'intervention Gore-Tex sans aucun marquage. Le

matériel est chirurgical : des découpeurs thermiques à plasma portatifs, des brouilleurs de fréquences russes de type Pelam-4, et des charges de thermité calibrées.

Le Point Zéro est une trappe technique anonyme. C'est ici que convergent les artères vitales : les câbles sous-marins SEA-ME-WE 5 et les dérivations du BlueMed. C'est le cordon ombilical numérique du Rocher. Slimane insère un levier hydraulique. Le craquement du métal contre le béton est sec, brutal. Un bruit de rupture mécanique énorme dans le silence ouaté de la nuit. Sous la plaque, un gouffre de faisceaux de fibres optiques G.652, protégés par des gaines en polyéthylène haute densité.

— « Accès sécurisé. Je vois les dorsales », murmure Slimane.

Il installe d'abord les leurres. Des boîtiers de pontage injectant une boucle de données pré-enregistrées. Pour les opérateurs de garde à Nice, tout semblera normal pendant exactement quatre minutes. C'est le vol du temps, l'essence même du braquage.

À un kilomètre de là, sur le toit d'un parking de Fontvieille, l'équipe Bravo déploie les drones. Des châssis en carbone renforcé équipés de cylindres de thermité à déclenchement magnétique.

— « Bravo prêt. Cibles verrouillées. »

Le Major tape une commande.

— « Top Action. »

03:17.

Au Point Zéro, le découpeur plasma jaillit. Une lumière d'un bleu aveuglant vaporise l'acier des gaines dans une odeur d'ozone et de plastique brûlé. Le faisceau traverse les fibres optiques comme un rasoir dans de la soie. Instantanément, des milliards de transactions et de messages se volatilisent. Sur les toits, les charges de thermité

s'allument à 2500 degrés. Le métal des antennes relais coule comme de la cire.

Le silence qui s'installe n'est pas sonore, il est électromagnétique. Dans le Sprinter, le Major observe l'effet domino. La carte de Monaco s'éteint quartier par quartier. Les points verts passent au noir. C'est une ablation d'organes sur une machine encore sous tension.

À la Sûreté Publique, rue Louis Notari, les écrans du mur d'images se figent. Les caméras IP ne transmettent plus. Les radios Tetra ne renvoient que du souffle. Le Major sait ce qu'il se passe dans leurs têtes : le déni. Ils vont perdre trois minutes à vérifier les disjoncteurs, incapables de comprendre que le système a été physiquement arraché.

— « Équipe Alpha, extraction. Équipe Bravo, mode furtif », ordonne le Major.

Il descend du Sprinter. Le froid le saisit, une morsure humide. À ses pieds, le bitume luit comme de la peau de requin. Il se dirige vers le coffre et en sort un fusil d'assaut SIG Sauer MCX Virtus équipé d'un silencieux et d'une optique thermique. Le cliquetis des mousquetons et le souffle court de ses hommes remplacent le bourdonnement électronique de la ville.

À 03:22, Monaco est une île fantôme. Les générateurs de secours vrombissent, mais ils ne peuvent rien contre l'absence de données. Le Major marche sur le trottoir, croisant une patrouille de police hagarde. Les agents regardent leurs terminaux morts avec une expression de panique glacée. Sans le réseau, ils ne sont plus des officiers, mais des hommes perdus dans le brouillard.

Soudain, une interférence humaine imprévue : un TMAX noir déboule sur le quai, phare éteint. Le pilote, un émissaire en veste technique, s'arrête brusquement devant le Major.

— « Major ! L'information a fuité à Paris. Sarah Belkacem est en route par la mer. Elle n'attend pas les ordres. »

Le Major ne baisse pas son arme. L'imprévu est la seule chose que la logistique ne peut pas totalement automatiser.

— « Reçu. Dégagez. »

Il contacte son équipe via sa liaison satellite point-à-point louée à Singapour.

— « On passe à l'éventration. »

À l'entrée du tunnel Rainier III, une charge de découpage linéaire explose. C'est un cisaillement de métal et de roche. Une section de la voûte s'effondre, scellant l'accès routier. Monaco est désormais isolée physiquement.

03:28. Le Major pénètre dans le complexe Port-Hercule Secure-Transit. Ce n'est pas de l'or qu'il vise, mais les unités de stockage à froid de la Monaco Private Blockchain Services. Des plaques de titane gravées au laser, enfermées dans des boîtiers blindés. L'acier, ici, est le support du nouveau monde.

— « Sortez les lances thermiques. »

L'éclair blanc de la lance à 3500 degrés sature l'air d'une odeur de fer et de forge. Le métal ne fond pas, il se sublime. Pendant ce temps, à Paris, place Beauvau, le ministre Valhubert contemple ses écrans vides. Il n'est pas en colère ; il est pétrifié par l'impuissance. Il réalise que son titre ne vaut plus rien sans le flux qui le légitime.

03:30. La porte du coffre s'abat. Le Major entre dans la Zone Acier. Les hommes arrachent les racks de serveurs avec des vérins de 50 tonnes. Le bruit du métal déchiré remplace les codes d'accès.

— « Transfert vers la barge. »

Les coffres sont chargés sur des diables aux roues en polyuréthane, absorbant les chocs dans un silence mécanique inquiétant. Le Major regarde l'heure. Ils ont volé quatre minutes à l'histoire. Il sent la sueur refroidir sous son gilet pare-balles. Il n'y a aucune gloire, juste la satisfaction d'un ingénieur devant une machine démontée.

Alors que la barge s'éloigne dans le brouillard, emportant les secrets de la principauté, le Major aperçoit au loin l'écume d'un Zodiac rapide. Sarah Belkacem. La chasseuse arrive, mais elle arrive dans un monde qu'il a déjà rendu aveugle.

— « Chauffeur, direction le large », murmure-t-il. « On a fini l'extraction. »

Monaco est derrière eux, une coquille vide, sombre et muette. Le Major vient de prouver que la véritable richesse n'est plus dans les coffres, mais dans le droit d'accès au silence.

Chapitre 7

Vecteur Alpha

02:12:45. Toit de l’Hôtel de Paris, Monaco.

Le crachin monégasque n'est pas une pluie, c'est une buée épaisse qui colle aux optiques et alourdit les textiles. Sous sa cagoule en Nomex, Yanis, dit « Le Major », respire au rythme de sa montre à quartz. Une respiration ventrale, lente. Dans ses oreilles, le canal 4 de la radio chiffrée ne crache qu'un silence numérique, une absence de souffle confirmant le bon fonctionnement du brouilleur russe installé trois kilomètres plus haut, sur les pentes du Mont Agel.

— Vecteur Alpha en position.

À ses côtés, « Silex », l'opérateur drone, ne répond pas. Ses pouces bougent avec une précision de métronome sur les sticks d'une console durcie. Devant lui, trois écrans déportés affichent des flux thermiques en 4K. Trois drones hexacoptères « Icare-7 », modifiés en atelier à Nanterre, stagnent à quinze mètres au-dessus de la coupole de la Banque Méditerranéenne. Sous chaque châssis pend une charge de thermitite nanothermique encapsulée dans un cône de céramique.

Le témoin de batterie du premier drone passe à l'orange. C'est le seul signal du temps qui s'enfuit.

— Synchronisation à T-zéro moins vingt secondes, murmure Silex. La liaison descendante est propre. Le signal GPS est masqué par notre propre constellation leurre.

Yanis ajuste la sangle de son HK416 compact. 3,1 kilos de métal froid.

****02:14:00. La Percée.****

Les trois drones s'abaissent dans un vrombissement feutré. Ils se posent sur le toit en zinc de la banque avec la délicatesse de moustiques mécaniques. Verrouillage par aimants néodyme.

Silex bascule un interrupteur.

L'effet est chirurgical. Pas d'explosion. Juste une incandescence aveuglante qui dévore la nuit. La thermite, portée à 2 500 degrés, liquéfie le zinc, l'isolant, puis la dalle de béton armé de quarante centimètres. C'est la « Logistique du Vide » : transformer la matière en absence. Une odeur de silicone brûlé et d'ozone sature l'air.

— Percement terminé. Extraction des vecteurs.

Les drones reprennent de l'altitude, abandonnant derrière eux trois orifices parfaitement circulaires aux bords rougeoyants. La fumée est immédiatement aspirée par l'appel d'air du système de climatisation.

— En avant.

Yanis s'élance. Ses bottes tactiques ne font aucun bruit. Derrière lui, Delta, Echo et Tango se déploient en éventail. Ils atteignent les puits thermiques. Yanis fixe un mousqueton à un point d'ancrage rapide et se laisse glisser dans le trou fumant.

****02:15:20. Intérieur de la Banque Méditerranéenne – Niveau +1.****

L'atterrissage est souple sur le marbre de Carrare. L'obscurité est totale, percée

uniquement par les faisceaux infrarouges des optiques de vision nocturne. Dans le monde vert et granuleux de ses JVN, Yanis voit la structure pour ce qu'elle est : un labyrinthe de géométrie et de capteurs désormais aveugles.

— Statut capteurs ?

— Brouillage de boucle réussi, répond la voix de L'Architecte depuis le centre de commandement mobile. Les caméras affichent une boucle de 02:00:00. Les capteurs sismiques sont saturés par un signal blanc. Vous êtes des fantômes.

Le groupe progresse en colonne de contact. Ils ignorent les escaliers, utilisent les cages d'ascenseur neutralisées. Ils arrivent devant la porte blindée du secteur « Premium ». Yanis ne cherche pas l'or. L'or est une contrainte logistique. Il cherche les serveurs de sauvegarde à froid du réseau « Mirabaud-Sud ».

Une silhouette apparaît au bout du couloir. Un garde de nuit. Le teint pâle, les yeux bouffis. Yanis lève la main droite. La colonne se fige. Pas un froissement de tissu. Le garde s'arrête à dix mètres. Il sent l'odeur. Celle de la thermite et de la pluie. Sa main descend vers son holster.

Avant qu'il ne puisse dégainer, Yanis est sur lui. Un coup de crosse précis à la base du crâne. Une injection de Midazolam dans la cuisse. Le garde s'effondre. Yanis le rattrape pour éviter le choc du corps sur le marbre. Il le dépose dans un angle mort.

— Nettoyé. On continue.

****02:20:00. Le Sanctuaire.****

La porte du coffre-fort principal est une masse de sept tonnes d'acier au manganèse. Le Major applique les ventouses d'un décodeur de flux électromagnétique sur le cadran numérique.

— L'Architecte, j'ai le couplage.

— Injection des dictionnaires de clés... On saute les protocoles de handshake... J'ai une dérive d'horloge atomique de trois microsecondes. C'est la fenêtre de détournement. Attends... C'est bon. Ouverture.

Les pènes s'effacent avec une vibration que Yanis ressent jusque dans ses molaires. La porte s'entrouvre. L'air à l'intérieur est sec, filtré. Un parfum de vanille synthétique et de métal froid. Yanis se dirige vers le fond, là où se trouve l'armoire blindée des serveurs de sauvegarde. C'est le cœur du système. Les flux financiers qui prouvent que le Cartel est une puissance souveraine parallèle.

Tango attaque la serrure de l'armoire de données à la perceuse diamantée. Le bruit est strident. Yanis regarde sa montre. La buée sur le cadran s'épaissit d'un millimètre toutes les dix secondes.

Une vibration dans son oreille. Canal 2.

— Major, ici Silex. Patrouille de la Sûreté Publique sur le boulevard. Ils ralentissent. Ils braquent le projecteur sur la porte. Ils ont vu que les lumières de courtoisie sont éteintes.

— Temps estimé ?

— Quarante secondes.

Yanis se tourne vers Tango. La perceuse vient de traverser.

— Extraction.

Tango arrache le panneau. Yanis connecte un module d'extraction rapide : un disque SSD couplé à un processeur de déchiffrement quantique.

— Débit à 10 gigabits par seconde. 60%... 85%... 100%. Données sécurisées.

Yanis débranche le module.

— 02:25:30. Extraction immédiate. Plan Beta.

Ils remontent vers le niveau +1. Yanis entend des pas à l'entrée. Le claquement des chaussures des policiers sur le marbre. Des voix nerveuses. Le Major fait un signe. Delta lance une grenade fumigène au phosphore blanc basse intensité.

Un sifflement. Une fumée opaque envahit le hall. Yanis s'accroche au jumar. Le moteur électrique du treuil de son harnais s'enclenche dans un gémissement aigu. Il est aspiré vers le trou dans le toit.

****02:27:15. Sur le toit.****

À deux cents mètres de là, dans l'ombre d'une ruelle, Léa Vasseur baisse ses jumelles. Elle a vu l'éclat blanc de la thermite dix minutes plus tôt. Elle voit maintenant les quatre silhouettes émerger du toit, tels des spectres s'élevant du sol. Elle n'appelle pas la police. Elle filme. Son carnet de notes est ouvert : *Logistique du Vide. Ils ne volent pas l'argent. Ils volent le contrôle.*

Sur le toit, Yanis ordonne la manœuvre finale. Les quatre hommes courent vers le bord. Une tyrolienne a déjà été tendue vers le balcon d'un appartement vide, cinquante mètres plus bas. Un glissement de métal sur l'acier, un souffle de vent, et ils disparaissent.

****02:40:00. Autoroute A8. Sortie Nice-Saint-Isidore.****

Le convoi de deux Audi RS6 débadgées s'engouffre dans un entrepôt de transport de fruits et légumes. Un hangar anonyme. Les portes sectionnelles se referment.

— Chrono arrêté, annonce Yanis en sautant de la voiture.

L'air est froid. L'éclairage au sodium donne aux hommes un teint de cadavre. Le Module est placé dans une caisse de transport estampillée « Matériel Médical Fragile - Organes ». Scellée par rivets.

— Le vecteur de sortie ?

— Camion de livraison express, répond un logisticien. Départ 03:00. Hub de Lyon à 07:00. À midi, la caisse sera perdue dans le système de tri automatisé d'UPS à Francfort. On a injecté trois faux connaissements.

— Nettoyez les voitures.

Deux techniciens aspergent l'intérieur des Audi avec un accélérateur chimique. Elles seront réduites en carcasses calcinées dans un ravin d'ici une heure. Silex s'approche de Yanis.

— Les signatures sont là, Major. On a les clés. On peut désormais signer n'importe quel ordre de virement au nom de la Banque de France. On ne vole pas l'argent. On possède l'imprimerie.

— Monaco est débranché, murmure Yanis.

02:55:00. Poste de commandement de la DGSI. Levallois-Perret.

Sarah Belkacem fixe un écran noir. Ses yeux sont injectés de sang.

— Rapport.

— Perte de synchronisation sur le nœud de Monaco, répond un opérateur. On a une dérive d'horloge atomique de trois microsecondes sur les serveurs de la Méditerranéenne.

— Trois microsecondes, répète Sarah. C'est le temps d'une ablation. Quelqu'un a ouvert le circuit et l'a refermé.

Elle se lève. Elle sent le poids de l'inertie administrative contre la vitesse de la machine.

— Appelez le Ministre. Dites-lui que Monaco est débranché.

— Mais Madame... si on coupe les accès à Bercy pour isoler le virus, on paralyse l'économie pendant 24 heures. Le Ministre refusera.

— Le Ministre a peur du chaos. Mais le chaos est déjà là. Il conduit un camion de livraison.

03:20:00. Tunnel de la Turbie.

Yanis conduit désormais une Peugeot 308 banalisée. Il a troqué son HK416 pour le silence d'un civil anonyme. À la radio, une voix de journaliste météo débite des banalités sur le crachin méditerranéen. Il regarde son reflet dans le rétroviseur. Ses yeux sont vides. L'émotion est un résidu qu'il a brûlé, comme la thermite brûle l'acier.

Il sait que dans quelques heures, les techniciens de la DGSI entreront dans la salle des coffres. Ils ne trouveront pas de portes fracturées. Ils trouveront juste un trou dans le plafond et un silence de mort. Le silence d'un pays qui vient de perdre sa boussole.

— 03:21:00.

La Peugeot s'insère sur la voie rapide. Direction le Nord. Monaco n'était qu'un étalonnage. La France dort encore, mais son réveil sera une migraine de plomb. Yanis accélère légèrement. Le moteur répond avec une souplesse mécanique. Tout est procédure. Tout est exécution.

Le Tic Tac s'arrête. La réalité, elle, commence à reculer.

Chapitre 8

L'Inertie de l'État

08:42. Place Beauvau.

La pluie de février s'écrase contre les vitres pare-balles du bureau du ministre, un martèlement métronomique. À l'intérieur, l'atmosphère est saturée d'une électricité statique qui fait grésiller l'air. Ce n'est pas le chaos hurlant des films de catastrophe. C'est le silence blanc d'une machine qui vient de s'enrayer.

Marc de Valhubert est debout derrière son bureau en acajou massif, les mains à plat sur le bois précieux, les jointures verrouillées comme des pistons grippés. Devant lui, son iPhone n'est plus qu'un composant inerte. "AUCUN SERVICE". Trois mots en haut à gauche de l'écran qui annulent trente ans de carrière. Pour un homme dont l'existence dépend de la circulation constante de l'information, ce vide est une défaillance systémique.

Le système de conférence chiffré — le réseau ISIS — est tombé à 08h14. Les terminaux THEOREM affichent des codes d'erreur cycliques. La République est devenue sourde et muette en l'espace de six minutes.

— Monsieur le Ministre, les relais GSM-R et les terminaux TETRAPOL de la zone Sud ne répondent plus. Ce n'est pas une panne, c'est une saturation par injection de bruit blanc.

Sarah Belkacem est entrée sans frapper. Elle porte son trench-coat trempé qui laisse des traces sombres sur la moquette de l'État. Ses pupilles n'analysent plus, elles scannent chaque recoin de la pièce, indexant les menaces. Son teint est assorti au gris

du ciel parisien, une nuance de papier thermique usagé.

Valhubert lève les yeux.

— Belkacem. Expliquez-moi comment Monaco peut disparaître des radars sans qu'un seul coup de feu n'ait été entendu.

— C'est de la logistique, Monsieur le Ministre. Pas de la métaphysique. Ils n'ont pas besoin de tirer s'ils possèdent le temps et l'espace. À 08h00, une série de brouilleurs russes R-330ZH Zhitel ont été activés sur trois points hauts surplombant la Principauté. GPS, GNSS, satellites : tout est écrasé. Monaco est sous une cloche de silence.

— Et nos vecteurs sur place ?

— Aveugles. Leurs radios dépendent de relais sabotés physiquement ou neutralisés par voie logicielle. Le Cartel applique le manuel de guerre électronique, mais avec une agilité civile.

Sarah s'approche de la carte d'état-major en papier, une relique sortie des archives. Elle pose un doigt sur le point littoral.

— Ici. Le tunnel. Ici. La Turbie. Ici. Le port. Toutes les sorties sont verrouillées par des "incidents logistiques". Des camions abandonnés, des déversements simulés. Le temps que les secours dégagent la voie sans coordination radio, le tic-tac de la pendule d'époque marquera quatre heures de retard sur la réalité.

Le silence retombe. On entend seulement le bourdonnement des serveurs de secours, une plainte mécanique qui monte en température.

— Ils vident les coffres ? demande Valhubert.

— Non, ils vident votre crédibilité. L'or n'est que la cargaison. Ce qu'ils volent, c'est votre capacité de réaction. Chaque minute de silence est un kilomètre d'avance pour le Major.

Valhubert contourne son bureau. Face à lui, Belkacem incarne la réalité du terrain :

l'odeur du kérosène et la fatigue du métal.

— Donnez-moi une solution, Belkacem. Pas un cours de tactique.

— On ne reprend pas une zone morte par la force sans yeux. J'ai envoyé une équipe en bécane analogique, des Yamaha des années 90 sans électronique. Ils communiquent par estafettes.

— C'est ridicule. Nous sommes en 2026.

— En 2026, la technologie est votre plus grande vulnérabilité. Le Major utilise des drones thermites pour fondre la fibre et des brouilleurs à 500 dollars pour paralyser des blindés à 5 millions. Il ne cherche pas la rupture de contact, il cherche la rupture de synchronisation.

Un collaborateur entre, livide, tenant un fax thermique. Sarah s'en empare et lit :

— "Ici la Direction du Cartel. Nous informons le gouvernement que Monaco est sous gestion logistique temporaire. Nous ne demandons rien. Nous prenons juste le temps."

Valhubert s'effondre dans son fauteuil. Le cuir craque, un bruit de peau morte.

— C'est une humiliation en direct.

— C'est une opération chirurgicale. Ils ne vont pas sortir par la route. Ils vont sortir par là où on ne regarde jamais parce que c'est trop simple. Monsieur le Ministre, je connais le Major. Il ne réfléchit pas en profit, il réfléchit en flux. Si le flux est coupé, l'organe meurt. Il vient de poser un garrot sur le cœur financier.

L'horloge murale marque chaque seconde avec une précision insolente. 08h51.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Procédure "Logistique du Vide". On arrête de réparer le réseau. On accepte qu'il est mort. Je veux l'autorisation de réquisitionner les unités de montagne : boussole et carte IGN. Et je veux que vous coupiez l'électricité sur tout le littoral.

— Plonger la Côte d'Azur dans le noir ? C'est un suicide !

— C'est le seul moyen de neutraliser leurs systèmes optiques. S'ils nous privent de

nos yeux numériques, on les prive de leur lumière artificielle. On se bat dans le gris, Monsieur le Ministre. C'est là que j'excelle.

Valhubert hésite. Cette seconde d'indécision qui, pour le Major, représente une éternité. Il pense aux sondages, au prix de l'action LVMH.

— Faites-le. Mais si ça rate, vous serez seule face à la commission.

— Je suis déjà seule, Monsieur le Ministre.

Sarah Belkacem quitte le bureau. Ses talons claquent sur le parquet, un bruit sec, comme une culasse de HK416 qu'on verrouille. Elle sort dans la cour, sentant la pluie glacée. Son chauffeur l'attend dans une vieille berline diesel, robuste, sans processeur.

— On va où, Patronne ?

— À l'antenne de Levallois. On passe en mode dégradé. Appelle l'équipe sur les fréquences VHF basses. On chasse à la trace.

Le moteur s'ébroue dans un râle de métal froid. 09h02. À Monaco, le premier coffre vient d'être percé à la lance thermique. À Paris, l'État réalise qu'il n'est plus qu'un spectateur. Sarah regarde les passagers sur les trottoirs, leurs téléphones levés vers le ciel comme des talismans inutiles. "Le Major, tu es un génie de l'emmerdement," pense-t-elle. "Mais une bête aveugle devient dix fois plus dangereuse quand elle cesse d'avoir peur."

10h36. Zone Industrielle, Noisy-le-Grand.

Le pare-chocs renforcé de la Peugeot 508 percute le portail avec un fracas de métal torturé. Morel immobilise le véhicule dans un dérapage millimétré, les pneus labourant le gravier. Sarah est déjà dehors, son HK416 calé dans le creux de l'épaule. L'air saturé de particules fines s'engouffra dans ses poumons.

Le bâtiment est un monolithe de béton brut : le centre de données « Azur-Data 4 ».

— Secteur 1, clair, annonce Morel. Sa voix est étouffée par le Néoprène de son

masque.

Ils progressent par bonds, vecteurs d'interception calculés pour couvrir chaque angle mort. Les caméras de surveillance ont été orientées vers le sol : une neutralisation propre. Au sas d'entrée, Morel sort un extracteur à pointe de carbure de tungstène. Un clic mécanique, une odeur de bakélite brûlée, et le verrouillage magnétique lâche. L'air qui s'échappe est anormalement chaud.

— La clim est tombée, note Morel.

— Ils cuisent les données, répond Sarah. Logistique du vide.

Ils s'engagent dans la cage d'escalier. Au niveau -1, la porte coupe-feu est calée par une pièce de plastique orange. Sarah utilise son miroir d'inspection. Trois silhouettes en gris urbain, casques Ops-Core, s'affairent au fond du couloir de serveurs. L'un d'eux manipule un terminal portable relié à la colonne vertébrale du réseau.

— Contact. Trois cibles. Fond du couloir. Injection de protocole en cours.

Le Major tente une attaque par aspiration : forcer l'État à télécharger lui-même les données corrompues lors de la synchronisation de 11h00.

— Sur mon top. Trois. Deux. Un. Top.

Sarah bascule dans le couloir. Deux pressions sur la détente. Le premier nettoyeur s'effondre contre une baie de brassage dans une cascade d'étincelles. Morel engage le second. Le vacarme est une succession de chocs secs. Les balles perforent les racks, libérant un gaz réfrigérant qui transforme la pièce en un brouillard blanc.

Le troisième homme ne lâche pas son terminal. Ses doigts volent sur le clavier.

— Morel ! Le hacker !

Sarah sprinte dans l'allée 4, évite une rafale de MP7 qui fragmente le béton. Elle fait

rouler une grenade Flashbang. L'explosion sature l'espace. Dans le chaos, elle se redresse et loge deux billes de plomb dans le thorax du second nettoyeur.

Il ne reste que le hacker. Il lève les mains, un détonateur à la main.

— Trop tard, Belkacem. La synchro est terminée. Vous n'êtes plus qu'une administration sans archives.

— Lâche ça, ordonne Sarah, le point rouge de son viseur calé entre les deux yeux de l'homme.

— Le Major dit que le temps est une ressource que l'État ne sait plus gérer.

L'homme appuie. Un craquement électrique sourd. Une impulsion EMP de courte portée. Tous les écrans s'éteignent. Le ronflement des ventilateurs s'arrête. Le silence qui suit est définitif.

10h45.

Sarah s'approche du corps. Morel la rejoint, le visage marqué par la poussière de béton.

— Il a tout grillé ?

— Il a effacé les tables de routage. Il n'y a plus de pont entre les ministères et leurs serveurs.

Elle ramasse le terminal. Un message est gravé sur la coque : "La logistique est l'art de déplacer le vide." Son téléphone satellite vibre. Un texte crypté : "Monaco : Perte totale de contact. Valhubert en état de choc. Repli général."

Sarah laisse tomber le téléphone. Le verre se brise.

— Ils ne veulent pas renverser l'État, Morel. Ils veulent nous montrer qu'on n'existe déjà plus.

Elle sort du bâtiment en feu. Les fumées noires rejoignent les nuages bas. Elle sait

que ce n'est pas une fin. C'est l'introduction d'un monde où les règles sont écrites en code binaire et en sang. Elle monte dans la 508.

— On va où, chef ?

Sarah regarde l'horizon où Paris disparaît dans la brume.

— On va trouver Léa Vasseur. Si l'État est mort, il nous reste peut-être la vérité.

Le véhicule s'élanche sur l'autoroute déserte, fendant le néant. Le tic-tac de sa Tudor Pelagos est désormais le seul rythme fiable dans l'effondrement.

****FIN DU CHAPITRE 8.****

Chapitre 9

Le Poids de l'Or

03:14:22.

Le silence dans la salle des coffres de la Banque Méditerranéenne de Monaco n'est pas une absence de bruit, c'est une pression acoustique. C'est le bourdonnement sourd des unités de refroidissement *Quantum-X* qui luttent contre l'inertie thermique des serveurs. C'est le craquement sec du plastique des colliers de serrage qu'on sectionne à la pince coupante.

Yanis, « Le Major », ne regarde pas l'or. Ses yeux sont fixés sur le cadran de sa Garmin Tactix. Le rétroéclairage vert olive projette une lueur spectrale sur ses gants en Nomex noir.

— Top 1. Extraction des lames.

Sa voix est un rasoir. Pas d'inflexion. Juste du vecteur.

En face de lui, Silex-1 et Silex-2 s'activent sur l'armoire blindée n°4. Ils portent l'uniforme hybride du Cartel : pantalons Crye Precision gris béton, gilets porte-plaques discrets et masques balistiques en polymère. Silex-1 insère une clé de bypass électronique. L'écran déporte un flux de données crypté en AES-256.

Un déclic hydraulique résonne, amplifié par l'acoustique de la voûte en marbre de Carrare. Ce marbre est déjà souillé par la graisse graphitée des chariots. L'odeur est une agression : ozone de haute tension, sueur acide confinée dans le Kevlar et ce parfum de « Cuir de Russie » qui imprègne les murs.

— Rack 1 extrait. Poids : 42 kilos. Unité SSD haute densité.

Les serveurs sont glissés dans des malles Pelican 1650 tapissées de mousse antistatique. Si la malle quitte le périmètre sans désactivation, elle injecte deux litres d'acide fluorhydrique sur les circuits. Destruction mutuelle assurée.

03:16:45.

Le Major se détourne. Au centre de la salle, la grille a été découpée au lance-thermite. Les bords du métal sont encore incandescents, projetant des ombres mouvantes sur les rangées de lingots.

— Groupe Transport, rapport de charge.

— 400 kilos sur le premier vecteur, répond une voix essoufflée. La dalle sature.

Le transpalette électrique gémit sous le poids. Trente-deux barres d'or standard de 12,4 kilos chacune. Ce n'est pas une richesse, c'est une masse inerte, froide, d'une densité terrifiante. L'or ne brille pas ; il absorbe la lumière des lampes tactiques.

— Doublez les sangles, ordonne le Major. Si une barre tombe, elle brise un pied. On n'a pas le temps pour un garrot. Tic-tac.

Le rythme est celui d'une horloge suisse dont le ressort va rompre. Un homme pour stabiliser, deux pour tracter, un quatrième en couverture, le HK416 braqué vers l'ascenseur. L'humidité de février s'infiltré par les conduits coupés. La condensation se forme sur les visières.

Silex-1 referme la dernière malle.

— Extraction terminée. 1.2 téraoctets de registres off-shore sécurisés.

— Major, ici Appui-Extérieur. La Sûreté Publique a perdu la liaison avec le poste central. Deux motards sur zone dans 180 secondes.

— Reçu. On passe en phase de rupture.

Il se tourne vers ses hommes.

— Chargez le dernier chariot. On abandonne le surplus. L'avidité est une erreur logistique.

Le Major a calculé la charge utile des Sprinter : 1 200 kilos d'or au total. 400 par véhicule. Au-delà, la suspension s'écraserait, rendant le convoi repérable par les logiciels d'analyse d'assiette de la Principauté.

— En mouvement !

Le bruit des roues en téflon sur le marbre est un roulement de tambour industriel. Ils traversent le sas. La sueur coule sous les gilets. Ils s'engouffrent dans le couloir de service. Béton brut, huile de moteur et froid piquant du parking souterrain. Au bout du couloir, la silhouette massive du premier Sprinter.

— Chargement !

Le plancher du fourgon s'affaisse de quatre centimètres dans un soupir hydraulique.

03:19:12.

Un hurlement aigu s'élève. Les motards entrent par la rampe Nord.

— Contact imminent. Brouilleurs laser.

Le Major active les émetteurs infrarouges installés la veille. Les capteurs des caméras et des casques des policiers saturent instantanément. Aveuglement technologique. Les motos zigzaguent sur le béton mouillé.

— Embarquez !

Le Major grimpe dans le SUV de poursuite.

— Sortie tunnel A8. On active la synchronisation des feux.

Derrière eux, dans la salle des coffres, le générateur d'impulsions électromagnétiques arrive à zéro.

03:20:00.

Une onde invisible parcourt le bâtiment. Les caméras s'éteignent. Les serveurs de secours grillent. La Banque Méditerranéenne devient un tombeau muet, vidé de sa substance. Dans le SUV, le Major retire son masque. Son visage est une feuille de papier blanc.

Il active sa radio.

— Ici Major. Cargaison en transit. Masse : 1 200 kg. Volume : 1.2 To. Aucun personnel perdu. La Coupure est opérationnelle.

03:21:15.

Trente secondes d'avance. Pour Yanis, c'est la seule statistique qui compte. La logistique a vaincu la loi.

À quelques kilomètres, à Beausoleil, Léa Vasseur fixe son écran. Elle a intercepté le

pic d'activité avant le blackout. Elle tape frénétiquement sur son clavier, mais s'arrête net. Elle remarque que son signal Wi-Fi est passé sur un réseau ouvert nommé "Logistics-Guest".

Elle blêmit. Le signal provient du camion qui passe sous ses fenêtres. Elle n'a pas piraté le système ; elle est utilisée comme borne relais pour exfiltrer les derniers paquets de données sans laisser de trace sur les serveurs monégasques. Elle est le cheval de Troie du Cartel.

— Ils ne volent pas l'argent, murmure-t-elle. Ils volent les preuves.

Elle attrape son sac. Elle sait qu'elle est déjà compromise. Elle doit suivre les trois points chauds qui s'éloignent sur sa carte thermique. Le convoi s'enfonce dans la nuit grise de la Côte d'Azur, direction les montagnes, là où les radars n'existent plus.

03:25:00.

La première phase est terminée. Le Poids de l'Or n'est plus un fardeau, c'est une arme. Le convoi s'engouffre dans le brouillard, là où le bitume s'écrase sous les tonnes de métal et de secrets.

04:15:00.

Le Major ferme les yeux dans la cabine du camion. Le bruit du moteur est une berceuse mécanique. Monaco n'était que l'offrande. La véritable cérémonie commence maintenant, dans le froid et l'indifférence d'une nation qui s'effondre.

Tic. Tac. L'effacement est total.

Chapitre 10

Rupture de Contact

02:14:05.

Le silence radio n'est pas une absence de son, c'est une pression acoustique. Dans l'oreillette de Yanis, l'acidité du café froid se mêle à la chaleur sèche de l'électronique dans l'habitacle exigu du poste de commandement. Le bruit blanc du cryptage AES-256 à sauts de fréquence ressemble au souffle d'un prédateur au repos. Posté sur un toit-terrasse surplombant le Port Hercule, le Major observe la brume glacée de février. Elle sature l'air de sel et d'ozone avant de mourir sur le revêtement hydrophobe de sa veste tactique. Sous lui, Monaco n'est plus une ville, mais une montre suisse dont on a sectionné le ressort. Les gyrophares de la Sûreté Publique saturent les angles morts, mais ils sont aveugles. Le spoofing SDR-Alpha, injecté via trois valises russes sur les hauteurs de Beausoleil, a transformé la principauté en un labyrinthe analogique.

Yanis consulte sa montre de plongée mécanique. Pas de puce, pas de signal, juste des engrenages.

— Alpha. Statut.

— Point de rupture atteint, répond la voix de Kader, dépouillée de toute émotion. On engage.

SECTION 1 : LES VECTEURS SOUTERRAINS (GROUPE ALPHA)

À trois cents mètres sous le Casino, l'équipe Alpha progresse dans les entrailles de

béton du tunnel ferroviaire. Ils sont quatre ombres chargées de baies de stockage critiques, arrachées aux coffres numériques de la Banque Privée de Monaco. Le poids physique de l'information. L'air sent le fer chaud et la graisse de moteur.

Le sol est glissant, un mélange de poussière de ballast et de condensation. Kader active sa vision thermique. Le monde devient un dégradé de violets électriques. Il repère la trappe de maintenance. Pas d'outil sophistiqué ici : une charge de thermitite de la taille d'un paquet de cigarettes. Un flash aveuglant, l'odeur de soufre qui agresse les narines sous le masque filtrant, et l'acier fond comme du beurre.

— Passage ouvert. On s'engouffre.

Le timing est une science exacte. Ils savent que la signature thermique va alerter les capteurs, mais dans soixante secondes, ce ne sera plus leur problème. La progression est une épreuve pour les articulations, le bruit des bottes tactiques sur le métal des échelles résonnant avec une régularité de métronome. Économie de geste. Logistique du mouvement.

SECTION 2 : LE LEURRE THERMIQUE (CIEL)

Au-dessus d'eux, le bourdonnement d'un hélicoptère H160M Guépard de la Gendarmerie déchire la nuit. Le pilote tente de stabiliser sa caméra optronique, mais l'image saute. Le brouillage est agressif. Yanis observe la scène, une tablette durcie reliée par filaire à une antenne satellite discrète à la main.

— Éclairez-les.

À l'est, depuis les jardins suspendus, trois drones agricoles modifiés décollent en silence. Soudain, le ciel s'embrase. Des dizaines de signatures thermiques éclatent au-dessus de la mer, simulant des moteurs d'engins rapides fuyant vers les eaux internationales. Pour l'opérateur radar du Guépard, c'est une oblitération logistique :

une douzaine de cibles potentielles filant à 40 nœuds, éclatant en grappes.

— Leurre activé, confirme l'opérateur drone depuis sa camionnette à Cap d'Ail.

Le Guépard décroche. Il vire vers le large, poursuivant des fantômes. Yanis ne sourit pas. Le succès n'est pas une émotion, c'est une donnée validée.

SECTION 3 : LE VECTEUR MARITIME (GROUPE BRAVO)

Sur le quai du Yacht Club, l'humidité a rendu les pontons aussi glissants qu'une patinoire. Le Groupe Bravo attend sous des bâches de protection. L'odeur du diesel et de l'eau croupie domine. Ils sont deux, équipés de recycleurs CCR pour ne pas laisser de bulles. À leurs pieds, deux propulseurs militaires Bonex Reference RS, alimentés par des batteries LiFePO₄, insensibles au froid.

— Bravo. En position.

— Top Noir dans 30 secondes.

Le "Top Noir" : l'extinction programmée de l'éclairage public via un cheval de Troie inséré trois mois plus tôt. 3... 2... 1...

Le quai s'éteint. Le silence visuel est total. Les plongeurs basculent en arrière dans l'eau noire. Le froid est une morsure sur le visage alors qu'ils s'éloignent en rasant le fond, passant sous les coques des yachts dont les hélices ressemblent à des sculptures de bronze menaçantes. Tic-tac. Ils ont quatre minutes pour atteindre le cargo sablier libérien stationné à la limite des eaux territoriales, cale ouverte sous la ligne de flottaison.

SECTION 4 : LA SALLE DE CRISE (PARIS / DGSI)

À Levallois-Perret, Sarah Belkacem est debout devant un mur d'écrans qui ne transmettent plus que de la neige électronique. Sa tasse de café est froide. Marc de Valhubert, le Ministre, ne tremble pas. Il est d'une froideur glaciale, les yeux fixés sur les flux de données moribonds.

— Monsieur le Ministre, la Sûreté de Monaco est aveugle, annonce Sarah.

Valhubert prend le téléphone. Sa voix est tranchante, impitoyable.

— Scellez le secteur. Ordonnez l'effondrement contrôlé du tunnel ferroviaire à l'entrée de Menton. Je me moque des dommages structurels. Bloquez-les à l'intérieur.

— Monsieur, nos propres unités sont encore dans le périmètre, intervient un conseiller.

— Trop tard, répond Sarah en regardant l'horloge. Ils n'y sont déjà plus. Ils utilisent nos procédures d'extraction contre nous. Ils ont lu nos manuels et jouent avec notre chronomètre.

Valhubert raccroche. Il a pris une décision brutale, mais le timing des braqueurs a déjà rendu l'ordre obsolète. Ce qu'ils perdent, ce n'est pas de l'argent, c'est la preuve de leur souveraineté.

SECTION 5 : LA SORTIE DE TUNNEL

Retour au Groupe Alpha. Ils sont sortis du conduit de maintenance, déjà à Cap d'Ail, dans une zone grise entre deux juridictions. L'air du parking souterrain est chargé de l'odeur de pneu et de béton froid. Une fourgonnette blanche, banale, les attend. Les quatre hommes balancent les sacs à l'arrière. Les suspensions s'affaissent sous le poids des baies critiques.

— Alpha. Extraction terrestre en cours.

— Reçu. Rendez-vous au Point Zoulou.

Yanis replie son antenne. Il descend les escaliers de service avec la régularité d'un métronome. Dans le hall, il croise une patrouille de policiers monégasques, les traits tirés par la panique. Il s'écarte poliment. Avec son coupe-vent de randonnée, il ressemble à un résident matinal cherchant son pain. Dehors, le vent souffle depuis les Alpes, apportant une odeur de neige qui tranche avec la poudre du centre-ville.

SECTION 6 : LA SYNCHRONISATION FINALE

02:24:00.

Sur la jetée, les plongeurs de Bravo atteignent le ventre du cargo. Une trappe hydraulique se referme. Dans la poche d'air, ils retirent leurs masques.

— Cargaison sécurisée.

Le cargo ne change pas de cap. Il continue sa route lente vers le sud, un point parmi des centaines d'autres dans le trafic saturé de la Méditerranée. Yanis marche maintenant sur le boulevard des Moulins. Il passe devant une vitrine brisée où une montre de luxe gît sur le sol, piétinée. Il ne la regarde même pas. La valeur n'est plus dans l'objet, elle est dans le flux.

Il atteint sa berline grise, s'installe au volant. Le cuir froid crépite.

— Ici Major. Rupture de contact totale. Silence radio final.

Il éteint l'émetteur, retire la batterie.

Il est 02:25:00.

L'opération a duré exactement onze minutes. Monaco est une plaie ouverte qui saigne des lumières bleues. À l'horizon, les leurres thermiques s'éteignent enfin dans la mer, laissant les hélicoptères tourner au-dessus du vide. Yanis passe la première et s'insère calmement dans la circulation des véhicules d'urgence. Il est le fantôme dans la machine.

Dans sa tête, le chronomètre est revenu à zéro. Il ne s'agissait pas de braquer une banque, mais de démanteler une souveraineté, seconde par seconde. Le silence retombe, brutal, lourd, alors qu'il s'éloigne de la côte. La France est figée, humide et grise, mais lui est déjà ailleurs, gérant le contrecoup de l'adrénaline par une respiration lente et méthodique. Le Cartel n'a pas seulement volé des données ; il a racheté le temps.

02:26:00.

Rupture confirmée.

Chapitre 11

Le Grain de Sable

04:12.

Température extérieure : 2°C. Humidité : 94 %.

Le bitume de la D1006, quelque part entre la zone industrielle de Saint-Priest et l'accès à l'A43, luit sous une pluie fine qui ressemble à de la poussière d'acier. Dans l'habitacle du Mercedes Vito gris anthracite, l'atmosphère est saturée par l'odeur sèche de l'ozone dégagée par le brouilleur GPS de fabrication russe, un modèle Grifon-4 dont les ailettes de refroidissement oscillent dans un sifflement haute fréquence presque imperceptible.

Yanis, « Le Major », garde les mains à neuf heures quinze sur le volant gainé de cuir. Ses gants en Nomex noir ne laissent aucune empreinte. À sa droite, Kader fixe la tablette durcie Panasonic Toughbook. L'écran affiche une cartographie hors-ligne, une grille de vecteurs froids. Yanis sait que le silence radio est total depuis que les nœuds de transit IP de la région Sud-Est ont été sectionnés. Le plan est une horloge suisse. Monaco a été l'impact. Maintenant commence la « Logistique du Vide » : disparaître dans les pores d'une France dont les nerfs numériques sont à vif.

Tic. Tac.

« Visuel. 500 mètres », lâche Kader.

Deux points bleus, rotatifs, erratiques. Ce n'est pas un barrage structuré, mais une Peugeot 5008 de la BAC locale, gyrophare magnétique posé à la hâte. Des électrons libres chassant au flair dans une nuit sans communications. Le grain de sable biologique dans une mécanique de précision.

Yanis évalue les options en 1,4 seconde. Forcer le passage est trop bruyant. « On joue la procédure civile. Si ça bascule, neutralisation cinétique immédiate. »

Le Vito s'arrête à exactement trois mètres du pare-chocs de la police. Distance tactique. La portière de la 5008 s'ouvre sur un policier au visage éreinté par le froid. Yanis baisse sa vitre, laissant entrer l'odeur de la terre mouillée.

« Transfert de matériel informatique, Lyon-Sud », annonce Yanis d'une voix professorale. Il tend des papiers parfaits. Le policier examine les documents, sa lampe Maglite tremblant légèrement. Son collègue descend à son tour et contourne le Vito par la droite. Rupture de protocole. Ils sont paranoïaques.

« Ouvrez l'arrière », ordonne le premier policier.

« Monsieur l'officier, le chargement est sous scellés de niveau 4. L'ouverture corromprait des données bancaires critiques. »

Le policier hésite, mais son collègue s'arrête au niveau de la vitre passager. Son faisceau balaie le sol. Là, une douille de 9mm, oubliée lors du chargement à Monaco, brille sur le tapis noir comme un petit œil d'or.

Le policier se fige. Son index droit tressaillit contre le pontet de son Sig Sauer, la phalange blanchissant sous la pression. Un réflexe kinesthésique que Yanis identifie instantanément.

Tic. Tac.

Le Major n'attend pas l'ordre de sortir. Il engage la marche arrière dans un mouvement sec. Le moteur de 190 chevaux rugit. Le choc est sourd, un broyage d'acier quand le Vito percute la 5008, projetant le premier policier au sol.

« Neutralisation ! »

Kader active une commande au tableau de bord. Un module de fumigènes dissimulé dans les passages de roues déclenche une vapeur opaque de magnésium. Un mur physique. Dans le brouillard, Yanis passe la première et s'engouffre sur un chemin de service EDF non répertorié. Deux détonations de Sig Sauer claquent derrière eux. Les projectiles percutent le blindage des portières avec un bruit de marteau sur du plomb.

« Temps ? »

« Perdu 18 secondes », répond Kader, le pouce sur le chronomètre. « Trajectoire compromise. Ils vont lancer une alerte visuelle. »

Yanis coupe les feux et bascule sur la vision nocturne intégrée au pare-brise. Le monde devient un paysage de fantômes vert acide. Il sait que le Vito est désormais un signal. « On passe en protocole Rupture de Contact. On abandonne le vecteur à l'intersection 4. »

Le Vito s'arrête brusquement sous un pont de chemin de fer résonnant de salpêtre. Une fourgonnette blanche attend déjà. Yanis ouvre les portes arrière. « Transbordement. 120 secondes. »

Il saisit la première caisse. Quarante-deux kilos de silicium et de secrets. Le froid de l'aluminium traverse ses gants, il sent la vibration des disques durs, une pulsation électronique qui est le cœur de leur guerre. Chaque transfert est une lutte contre la physique des fluides. Au loin, une sirène modulée déchire le silence de la campagne gelée. La machine d'État se réveille.

04:21. Yanis place un déclencheur thermique sur le bloc moteur du Vito. « Adieu, Jean-Pierre Morel. » Trente secondes plus tard, le moteur ne sera qu'un bloc de métal fondu, effaçant toute trace d'ADN. Ils montent dans la fourgonnette blanche.

À Paris, Sarah Belkacem a déjà délaissé les consoles numériques inertes de la DGSI. Sur son bureau, une carte IGN au 1/25 000e, froissée, et un critérium dont la mine de graphite court sur les courbes de niveau. Elle est la seule à ne pas paniquer devant les écrans noirs. Son super-pouvoir est là : son esprit analogique. Elle dessine des cercles autour des nœuds de communication détruits, cherchant l'anomalie que ses collègues tentent vainement de détecter par algorithme. Elle ne cherche pas des braqueurs, elle traque une intention.

05:31. Le vecteur final, une Mercedes Classe G noire aux plaques diplomatiques, file vers Lyon. Yanis consulte son Garmin Tactix. La Coupure est totale. Les feux de signalisation passent au noir, les terminaux de paiement expirent. La France est une île.

Kader jette un regard dans le rétroviseur alors qu'ils s'engagent sur le périphérique. « Le grain de sable est passé, Major. »

« Non », répond Yanis, les yeux fixés sur l'horizon gris de l'aube. « Il a juste forcé l'horloge à battre plus vite. »

Il sait que Belkacem est quelque part derrière lui, avec son crayon et ses cartes, capable de deviner sa prochaine destination par pure logique géographique. Il serre le volant. Le cuir froid lui rappelle que rien n'est acquis dans une zone grise où le pouvoir n'est plus qu'une question de flux contrôlés.

La fourgonnette blanche se consume discrètement sur le bas-côté de la D1006, une lueur orange dans l'hiver français. Le plan n'a plus sa perfection géométrique originelle, mais il a désormais la force de l'inéluctable.

La logistique ne pardonne pas. Elle exécute.

Chapitre 12

Signature Tactique

03h14. Hangar 4, base de Satory.

Le silence n'est pas une absence de bruit, c'est une pression. Ici, sous les néons blafards qui grésillent à une fréquence de 50 hertz, il pèse le poids du plomb. L'air est saturé d'une odeur de solvant industriel, de caoutchouc brûlé et de cette humidité tenace de février qui s'infiltré sous les parkas DGSI.

Sarah Belkacem claque ses gants en nitrile bleu. Le latex s'ajuste comme une seconde peau, une barrière stérile entre sa propre humanité et la froideur chirurgicale de la scène. Ici, tout ce qui n'est pas silicone, carbone ou acier est une erreur. Elle scrute l'écheveau de fibres optiques du drone « Spectre », cherchant la trace de la morsure des connecteurs pirates. Ce n'est pas un modèle civil détourné. C'est une chimère tactique.

03:18. Tic-Tac. Le café de Vaugirard, posé sur un établi, est désormais une flaque d'huile froide.

Sarah ne sollicite pas l'expert. Elle devance la lecture technique. Elle suit du doigt les soudures à l'argent de la carte mère — point de fusion élevé, conductivité optimale. Son regard s'arrête sur le câblage. Les fils sont fixés par des micro-liens en nylon, serrés à une tension de manuel. C'est la signature de l'école de l'Air. Une maintenance préventive d'hélicoptère de combat.

— La poésie logistique, murmure-t-elle.

Elle se redresse et passe au gilet tactique. Un porte-plaques Ops-Core. Les étiquettes de traçabilité ont été brûlées au laser. Pas arrachées, évidées. Elle palpe le tissu, s'arrêtant sur l'usure au niveau de la hanche droite. Un angle d'inclinaison de 15 degrés vers l'avant. Le « Quick-Draw » spécifique aux commandos de marine.

C'est là qu'elle marque son point. Elle extrait une minuscule rondelle de polymère coincée dans une attache MOLLE. Elle ne la montre pas à Vaugirard ; elle la place sous le comparateur optique.

— C'est une cale de culasse pour HK416 à canon court, analyse-t-elle pour elle-même. Ils n'ont pas seulement le matériel, ils ont les kits d'ajustement de sortie d'usine du GIAT.

Elle se tourne vers les terminaux.

— Vaugirard, ouvrez la base « Personnel Actif et Réserve ». Filtrez les ruptures de contrat prématurées des dix-huit derniers mois. Spécialités : Transmissions et Optronique. Cherchez le vide structurel. Ceux qui n'ont ni poste dans le privé, ni réserve opérationnelle.

Le serveur ronronne. La stratégie de l'absence du Major commence à se craqueler. Sur les douze noms qui s'affichent, un visage fige son sang. Yanis. « Le Major ». Un puriste de la structure. Il ne brise pas les lois, il réécrit le code source de la nation, une impulsion électrique après l'autre.

03:42. Tic-Tac.

Sarah retourne au drone. Elle gratte un résidu cristallin dans le logement de la batterie. Le testeur chimique bipe : ****THERMITE.****

— Ils n'étaient pas là pour l'or, Vaugirard. L'or est une faiblesse logistique. Ils ont

utilisé la thermite pour percer les racks de serveurs refroidis à l'azote. Ils ont effacé les registres de propriété. Ils ont brûlé la mémoire des dettes.

04:15. Zone Industrielle de La Plaine Saint-Denis.

Le bitume est une éponge saturée de gasoil. Sarah progresse vers le centre de données d'Euronext. L'odeur d'ozone est suffocante. Elle se glisse par la porte découpée à la lance thermique. À l'intérieur, le sifflement du gaz Inergen s'intensifie. Mais Sarah s'arrête net. L'odeur est différente. Plus âcre.

Elle plaque son masque : le Major a saboté les valves de compensation pour libérer du CO2 pur, transformant le sanctuaire numérique en une chambre létale.

Elle voit la silhouette dans la brume verdâtre de ses JVN. Le Major. Il ne court pas. Il cisèle son retrait. Il branche un boîtier de dérivation Lemo — le connecteur circulaire des postes radio PR4G de l'armée.

— Sarah, vous arrivez à la fin de la compilation, lance le Major. Sa voix, filtrée par son propre masque, est une onde calme.

— Pourquoi la latence, Yanis ? Pourquoi Euronext ?

— Le monde est un algorithme fatigué, Sarah. Je ne fais que réallouer les ressources. L'État est un système d'exploitation obsolète. Je sature le réseau pour que vous ne puissiez plus répondre.

Il tire une rafale courte, non pas sur elle, mais sur le serveur de synchronisation temporelle. Une saturation par le néant. Puis, il s'évapore dans les conduits de ventilation.

04:38. Tic-Tac. Dans le bureau de Valhubert, le café est froid depuis longtemps, mais la France, elle, vient de perdre sa montre.

Sarah ramasse l'insigne d'ancre d'or barré de rouge laissé par le Major. Ce n'est pas un braquage. C'est un évidement tactique. Elle sort dans le froid de Satory, là où la pluie transforme Paris en un miroir noir. Elle branche son téléphone crypté. Un message apparaît, sans numéro :

« La logistique est l'art de déplacer des forces. La tactique est l'art de les utiliser. Merci pour la formation, DGSI. »

Sarah serre le volant de sa Peugeot de service. Ses jointures blanchissent. La chasse n'est pas ouverte. La guerre a déjà commencé, et l'État a déjà un temps de retard. Un temps qui se compte en millisecondes de latence, en sang et en certitudes brisées.

Tic. Tac.

Il reste trois heures avant que la Bourse ne s'ouvre sur un monde dont le code source a été réécrit.

Chapitre 13

La Piste des Codes

02h14. Paris, Rue des Saussaies.

La pluie de février n'est pas une averse, c'est une érosion. Elle s'infiltré sous les cols de parkas techniques, elle poisse les pavés et transforme le bitume en un miroir huileux où se reflètent les gyrophares bleus des convois de gendarmerie. À quelques dizaines de mètres, l'imposante silhouette de l'Hôtel de Beauvau semble exhiler une vapeur de fatigue.

Léa Vasseur est assise à l'arrière d'une Toyota Corolla grise, garée dans une zone de livraison. Le moteur tourne au ralenti, juste assez pour alimenter le convertisseur de tension 12V-220V. Sur ses genoux, un ThinkPad X1 Carbon au châssis renforcé. L'écran, réglé au minimum, projette un éclat blafard sur son visage creusé. Elle ne cherche pas un scoop ; elle cherche une signature.

Le braquage de Monaco n'a pas été un acte de piratage. C'était une opération chirurgicale. Pour ouvrir les coffres de la Banque Méditerranéenne, le Cartel n'a pas utilisé de foreuses thermiques, mais des clés de chiffrement de niveau 4, des séquences de 256 bits générées dynamiquement. Ce genre de code ne se craque pas. Il se télécharge. Ou il s'achète.

— Tic. Tac.

Le ventilateur de l'ordinateur s'emballe. Léa vérifie le niveau de batterie du routeur 4G clandestin, une brique noire modifiée pour rebondir sur trois antennes-relais, une grille de pixels urbains en état d'alerte.

L'enquête de Léa repose sur un fichier « .log » de six mégaoctets récupéré sur un serveur fantôme à Singapour. C'est la trace de la synchronisation des serveurs de la Direction du Numérique (DNUM) du Ministère de l'Intérieur. Elle tape une ligne de commande.

```
`grep -r "ENC_KEY_GEN" /mnt/dump_beauvau/logs/`
```

La réponse tombe en cascades blanches. Elle cherche le "Timestamp" de Monaco. Le 14 février, à 04h02. Elle remonte le flux. Pour que les codes fonctionnent, ils ont dû être transférés sur un vecteur mobile quelques heures avant l'assaut.

Elle trouve la ligne : `SESSION_ID: 99283-BX - IP: 10.42.1.18`. L'adresse appartient physiquement au bureau du Secrétariat Particulier. Marc de Valhubert, le Ministre, occupe le centre. Autour de lui, cinq conseillers.

Léa écrase un chewing-gum à la nicotine. Elle doit croiser cette donnée avec le physique. Grâce à une source aux SIC, elle a obtenu les registres biométriques de la porte 204-B. Identifiant Badge : B-7741. Antoine de Kermadec. Chef de cabinet adjoint. 34 ans. L'homme de confiance.

02h45. Dans trois heures, le Ministère s'éveillera. Elle se connecte à un serveur FTP aux Pays-Bas pour déposer les logs. C'est son assurance-vie. Soudain, un craquement radio :

— *Ici Tango-3. Contrôle rue des Saussaies. Véhicule gris suspect.*

Elle ne panique pas. Elle rabat le couvercle du ThinkPad. Le silence revient, haché par le tic-tac du bloc moteur. Un Scénic de la police apparaît. La lumière bleue balaie l'habitacle. Léa descend la vitre. Le froid s'engouffre, chargé d'une odeur de gasoil mal brûlé.

— Je couvre l'affaire des codes pour *L'Observateur*. J'attends une source.

Le flic hésite, scrute le matériel.
— Circulez. Si je vous revois, c'est fourrière.

Léa change de rue. Elle se gare près d'un café fermé. Elle doit comprendre le "Comment". Les serveurs sont isolés physiquement (Air-gapped). Elle fouille les périphériques. Une vieille Xerox, bureau 302. Kermadec n'a rien téléchargé. Il a imprimé les clés sous forme de QR codes insérés dans des rapports administratifs banals.

La Logistique du Vide : le papier ne laisse pas de trace numérique. Il passe les portiques. Elle cherche le levier sur Kermadec. Frère cadet, Thibault, impliqué dans une affaire de stups classée sans suite. Chantage de caste.

03h12. L'humidité est partout. Elle intercepte un email envoyé à une adresse jetable :
"Le vide est comblé. La livraison est prête pour le 14." Léa passe la première. Les pneus crissent. La Piste des Codes s'arrête ; celle de la Trahison commence.

03h14.

Le levier de vitesse de la Toyota accroche sur la deuxième. Frottement de métal contre métal. Léa débraie, force le passage. Le moteur claque. Elle vérifie son rétroviseur. Trois fois par minute. Sur le siège passager, le sac contient le disque dur.

Tic. Tac.

03h22. Rue de Clichy. Dans son rétro, des optiques LED blanches. Berline sombre. Shadowing professionnel. Elle serre le volant. Si c'est le Cartel, ils attendent l'extraction de contenu. Elle s'engouffre dans une rue à sens unique. La berline continue tout droit. Ils l'ont passée à un autre vecteur.

Elle s'arrête devant une laverie automatique, rue de Douai. Néons crépitants. Elle

entre avec son sac. Chaleur étouffante. Un homme en veste Arcteryx grise l'attend au fond.

— Vous avez été suivie, dit-il. Un TMAX au coin de la rue.

Léa pose le PC sur l'inox froid.

— Partition 4. Vigenère basé sur le numéro de série de la montre de Valhubert.

Le technicien branche un SSD blindé.

— Le transfert prendra quatre minutes.

03h31. *Transfert terminé.* Léa sort par l'issue de secours, derrière les sèches-linge. Elle atteint la rue de Bruxelles où une Peugeot 308 banalisée l'attend. Elle démarre sans feux. Dans son rétro, elle voit une ombre sortir, puis entend le hurlement d'un moteur de TMAX suivi d'un choc sourd. Elle ne regarde pas en arrière.

03h47.

Cité des Murmures. Le brouillard givrant s'accroche au béton. Léa progresse dans l'angle mort. La cité est une citadelle tactique. Elle ajuste son sac 5.11. Tour K. Nœud 4. Elle utilise un monoculaire thermique : une tache de chaleur au douzième étage trahit les serveurs.

Elle évite les sentinelles au rez-de-chaussée, s'engage dans le parking. Odeur d'huile et de béton décomposé. Elle utilise un Flipper Zero modifié sur la porte de service. *Accès accordé.* Elle monte les douze étages à pied.

Appartement 1204. Porte coupe-feu scellée à la mousse. Elle branche son Toughbook sur le digicode, force le firmware. L'intérieur est une étuve remplie de racks. Elle cherche le "Packet Zero". Elle le trouve.

Source : Zone S-1. Ministère de l'Intérieur.

04h02. Elle lance la copie. 85%... 92%... Soudain, une fenêtre rouge :

UNAUTHORIZED ACCESS DETECTED. Une grenade assourdissante craque

dans le hall. Elle arrache la clé à 98%. Elle se glisse dans une gaine de ventilation élargie. Poussière et rat mort. Elle rampe alors que la porte de l'appartement explose derrière elle.

04h12. Toit de la Tour K. Vent glacial. Elle rampe jusqu'au bord. En bas, des SUV noirs équipés de brouilleurs. Pas de réseau. Elle bascule par-dessus le parapet, chute sur une passerelle technique cinq mètres plus bas. Sa cheville lance une décharge électrique. Elle traverse la cité, rejoint la 308 sous le pont de chemin de fer.

04h35. Elle ouvre le fichier *OP_NEBULA*. Le 14 février. Cible : TARGET2. Le cœur financier de l'Europe. Si le virus est injecté, l'euro s'effondre en 180 secondes. Valhubert ne prépare pas une réponse, il organise le chaos pour privatiser la souveraineté.

04h44.

L'habitacle de la 308 est un cockpit de détresse : 1,5 mètre cube de plastique polymère et d'angoisse froide. Léa serre le volant. Sur l'écran du ThinkPad, les lignes de commande défilent. Elle engage le rapport supérieur. La boîte craque.

05h02. Vibration dans le plancher. Dans le rétroviseur, deux points lumineux à distance constante. Pression constante. Elle ouvre la boîte à gants, allume un vieux scanner. Une voix sature l'onde :

— "...contact visuel. Préparez le brouilleur de zone."

05h10. Troisième. 5000 tours. Le moteur D-4D hurle contre le pare-feu. Elle braque. La force centrifuge écrase son épaule contre la portière. Elle s'engouffre dans la bretelle de Clichy. Derrière, une Audi noire, sans plaques. Un drone descend en piqué, charge thermique allumée. Elle donne un coup de volant. Le magnésium explose derrière elle.

Elle s'engouffre dans un entrepôt de pneus. Elle coupe tout. Silence de mort. Odeur de caoutchouc. Des bruits de pas cadencés approchent. Le cliquetis d'un sélecteur de tir. Une voix amplifiée résonne :

— Vasseur. C'est de la pure arithmétique. Donnez le disque, on annule le contrat. 60 secondes.

Léa rampe dans l'obscurité. Elle se connecte au système de sécurité incendie du bâtiment. Elle force les vannes de déluge. Un sifflement remplit l'espace. Des tonnes d'eau et de mousse à haut foisonnement se déversent. L'eau pulvérisée s'évapore au contact des pneus tièdes, saturant l'air de vapeur et de particules : un mur de bruit blanc pour les capteurs thermiques. Les optiques des assaillants sont saturées. Elle plonge dans une trappe de service.

05h28. Égouts. L'eau glacée lui arrive aux genoux. Elle atteint une réglette France Télécom, un point de mutualisation oublié. Elle branche son câble Ethernet directement sur la dorsale cuivrée.

Destination : s.belkacem@dgsi.interieur.gouv.fr

10%... 50%... La trappe au-dessus est arrachée. Un faisceau balaie le tunnel.
99%... *ENVOI RÉUSSI.*

Léa arrache le câble, brise la clé USB contre le béton et jette les morceaux dans le flux fétide. Elle lève les mains. Les silhouettes massives des HK416 l'encadrent.
— C'est fini, dit-elle. Vous avez perdu le monopole du temps.

Un homme lui plaque le visage contre le mur, la fouille brutalement.

— Où est le support ?

— Dans l'océan de merde où vous vivez.

Le canon d'une arme s'appuie contre sa tempe. Le Major reçoit un message sur son terminal de poignet : *ECHEC MISSION. REPLI IMMÉDIAT.* Il fait un signe de tête.

— Relâchez-la. On change de vecteur.

Les ombres se retirent dans le noir. Léa s'effondre dans l'eau. 05h40. À Levallois, Sarah Belkacem décroche son téléphone filaire.

— Ici Belkacem. On débranche TARGET2. Maintenant. Considérez la Place Beauvau comme une zone hostile.

Dans le silence des égouts, le tic-tac de la montre de Léa s'accélère. La coupure n'était que le début.

Chapitre 14

Confrontation à l'Ombre

23:42. Bobigny, Secteur industriel de la Vache-Noire.

L'humidité de février s'est infiltrée partout, transformant le béton brut des entrepôts en éponges froides. Dans l'air, une odeur de diesel mal raffiné et de bitume mouillé se mêle à la poussière de gypse. Sarah Belkacem remonta le col de son manteau technique en Gore-Tex noir. Le Glock 17, porté en « appendix carry », lui rappelait sa fonction à chaque flexion du buste. Une ancre de polymère dans un monde qui se dématérialisait. Elle ne venait pas en flic. Elle venait en tacticienne.

Le GPS de son téléphone Teorem affichait une erreur de positionnement de 400 mètres. Brouillage sélectif. Le Cartel ne se contentait plus de surveiller les rues ; il modifiait la réalité électromagnétique du quartier. Yanis avait instauré une « bulle de déni d'accès » au cœur du 93. Elle franchit le périmètre de la friche. Pas de guetteurs visibles sur les toits, mais elle repéra la lueur infrarouge d'une caméra thermique montée sur un mât télescopique au-dessus d'un ancien silo à grains. Le balayage était mécanique, cadencé. Un cycle de huit secondes. Une pulsation de sa montre Garmin contre son canal carpien marquait la cadence.

Elle entra dans le bâtiment C4 par une porte de service neutralisée à l'azote liquide. À l'intérieur, l'obscurité était totale, striée par les diodes rouges d'un brouilleur de fréquences russe. Le silence était chirurgical, à peine troublé par le ronronnement lointain de l'A86.

— Arrête-toi là, Sarah. Trois mètres devant le rack de serveurs.

La voix était celle d'un officier de liaison. Yanis « Le Major » sortit de l'ombre. Il portait un ensemble de combat Arktis gris loup et un casque Sordin sur les oreilles. Dans ses mains, une tablette durcie affichait les flux vidéo du périmètre.

— Tu es seule, poursuivit Yanis. Ton équipe de soutien est bloquée par un incident technique sur leur pont radio. On a injecté un script de boucle. Ils croient que tu es encore en train de garer ta voiture.

Sarah ne bougea pas. Ses yeux balayèrent l'établi : des réservoirs à hydrogène haute pression, des moteurs brushless, des charges de thermitite.

— Des réservoirs à hydrogène, nota Sarah d'une voix neutre. C'est comme ça que vous avez tenu le relais radio pendant 14 minutes à Monaco malgré le brouillage d'État. Et la porte du coffre... vous avez neutralisé les capteurs sismiques en injectant une fréquence de résonance compensatoire dans les fondations. Une exécution parfaite.

Yanis acquiesça, une lueur de respect professionnel dans le regard.

— On ne vend plus de produit, Sarah. On vend de la souveraineté. L'État a déserté ces zones, on a juste rempli le vide. On a structuré les flux. Logistique, transport, transmissions. On est une entreprise de service public avec un meilleur budget que le vôtre.

— Tu as emporté les serveurs de sauvegarde de la Société de Banque Privée, continua Sarah. Six cents millions en or laissés sur place pour des registres de transactions offshore. Pourquoi ?

— L'or est lourd, Sarah. C'est de la logistique du XXe siècle. Les serveurs, eux, tiennent dans un sac à dos. Et ils pèsent bien plus lourd politiquement. Mais on a échoué sur l'objectif final. On n'a même pas eu besoin de hacker le système de

sécurité principal.

Il s'approcha, respectant la distance de sécurité tactique. Trois mètres. La zone où une arme de poing reste le vecteur dominant.

— Quelqu'un nous a ouvert la porte, Sarah. La porte s'est déverrouillée à distance depuis une adresse IP située au sein même du Ministère de l'Intérieur. Place Beauvau. Identifiant : Beauvau-L-09.

Sarah sentit une décharge d'adrénaline. Elle connaissait ce protocole.

— Valhubert, murmura-t-elle. Pourquoi l'État aiderait-il le Cartel à se piller lui-même ?

— Pour créer une rupture de contact, répondit Yanis. Ils ne combattent pas l'insurrection, ils l'organisent pour justifier la mise à jour du système de contrôle. C'est la Logistique du Vide. Ils vident l'État pour mieux le nationaliser sous forme de chaos contrôlé.

Il sortit une clé USB cryptée de sa poche latérale.

— Dans cette clé, il y a les logs. Ce n'est pas une faille de sécurité. C'est une autorisation administrative. On a été les vecteurs d'une démonstration de force de Valhubert pour son propre camp. Si le système s'effondre par le haut, mon organisation s'effondre aussi. On a besoin d'un État solide pour pouvoir exister dans ses failles.

Le décompte de la batterie Starlink sur sa tablette clignota. Le temps s'épuisait. À l'extérieur, le sifflement aigu d'une turbine de drone de surveillance haute altitude déchira la nuit.

— Ils arrivent, dit Yanis. Tes collègues de l'Unité Delta. Ils ont contourné le brouillage. Tu as quatre minutes pour sortir par le conduit Sud. Si tu restes, ils te liquideront. Valhubert ne peut pas se permettre que cette conversation sorte de ce hangar.

Il lui tendit la clé. Le métal était tiède.

— Le temps est la seule ressource qu'on ne peut pas voler, Sarah.

Elle saisit l'objet. Elle n'était plus un matricule. Elle était une erreur de segmentation dans l'algorithme de Valhubert. L'anomalie que le système ne peut pas mettre en quarantaine.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Organiser la rupture de contact. Je vais leur donner un combat qu'ils pourront filmer pour le journal de vingt heures. Ils ont besoin de leur dose d'héroïsme tactique.

Sarah plongea dans l'obscurité du conduit alors que les premières grenades de désencerclement explosaient à l'autre bout du complexe. Elle rampa, le goût de la poussière et du fer dans la bouche. Dans sa main, la clé USB était devenue le centre de gravité de sa vie.

Elle sortit par une bouche d'égout trois pâtés de maisons plus loin. Ses mains ne tremblaient pas. Elle vérifia sa montre : 00:03. Le silence des réseaux mobiles coupés pesait sur la ville comme une chape de plomb. Sarah marchait seule dans les reflets d'acier des flaques, emportant avec elle le secret de la Logistique du Vide.

Elle n'était plus à la recherche de coupables. Elle cherchait l'origine du code. Le compte à rebours de l'effondrement venait de passer sous la barre des 24 heures. Sous la dalle de Bobigny, le monde n'était plus qu'une fréquence résiduelle. Elle s'enfonça

dans la nuit, direction Monaco. Elle s'effaçait tactiquement, devenant un fantôme dans les veines d'un pays qui s'auto-dévorait.

02:14.

Le goudron de Bobigny n'était plus une chaussée, c'était une éponge saturée d'eau. Sarah progressait en ombre portée, évitant les cônes de lumière des rares lampadaires. Elle n'était plus DGSI. Elle était le dernier grain de sable dans une montre suisse qui avait décidé de s'arrêter.

Le chapitre 14 se refermait sur une certitude : la guerre n'était pas entre la police et le crime. Elle était entre ceux qui voulaient que le temps s'arrête et ceux qui l'utilisaient comme une arme de destruction massive. Elle entra dans le tunnel de gypse, là où les radars ne portent plus.

La logistique du vide avait gagné une bataille. Sarah Belkacem venait de récupérer la montre.

Chapitre 15

Portes Ouvertes

03:42. Paris, Rue de Beauvau.

Le sous-sol de la DGSI ne dormait jamais, mais ce matin-là, le silence y avait une densité de plomb. L'air était recyclé, chargé d'ozone et de l'odeur âcre des serveurs poussés à leur régime critique. Sarah Belkacem était assise devant un mur d'écrans. La lumière clinique creusait ses traits, accentuant les cernes qui marquaient son visage comme des stigmates de guerre. Sur la table, trois tasses de café froid et une boîte de comprimés de caféine vide.

Le temps n'était plus une notion abstraite. C'était une ressource qui fuyait par une plaie ouverte.

Sarah scanna ses vecteurs. Elle fixa les logs de connexion du système SILEX, le réseau de communication ultra-sécurisé reliant le Ministère de l'Intérieur aux unités d'intervention. Elle cherchait une anomalie, une couture mal faite dans le tissu de la réalité numérique. Depuis l'assaut sur Monaco, l'histoire officielle ne tenait pas. On parlait d'une « faille technologique majeure ». Mensonge. On ne brouille pas une zone comme la Principauté sans laisser de traces électromagnétiques massives. Or, les capteurs passifs de la marine n'avaient rien enregistré. Rien.

— C'est pas une rupture de signal, murmura-t-elle.

Elle dégaina son terminal personnel. Saisit une commande de bas niveau pour interroger les registres du commutateur central de Nice. À 22:14, l'heure exacte où le premier drone thermite du Major avait percuté le toit du coffre-fort numérique, les

protocoles de sécurité du réseau étatique avaient basculé en « Mode Maintenance Alpha ». Une porte ouverte. Une invitation.

— Qui a signé l'ordre ?

Le curseur clignotait. La réponse apparut, froide comme une sentence : *Identifiant Administrateur : CAB-INT-01*. Le Cabinet du Ministre.

Tic. Tac.

Au même moment, dans une zone industrielle d'Aubervilliers, Yanis, « Le Major », surveillait l'extraction. L'air était saturé d'humidité et de gasoil mal raffiné. La pluie de février tombait sur le toit en tôle dans un fracas métallique constant.

— Doucement sur le châssis, ordonna Yanis d'une voix monocorde.

Deux hommes en treillis noir, visages masqués par des cagoules ignifugées, manipulaient un transpalette hydraulique. Sur le plateau : les serveurs NVMe volés à Monaco. Quatre-vingt-dix kilos de silicium et de secrets d'État. Yanis scanna le hangar. Tout devait disparaître. La logistique du vide ne tolérait aucun résidu.

— Nettoyez l'empreinte thermique, ordonna-t-il. Je ne veux pas qu'un satellite voie même l'ombre d'un processeur ici.

Yanis consulta sa montre tactique. Le timing était respecté à la seconde près. L'État, paralysé par ses propres protocoles, cherchait des fantômes alors que le butin était à dix kilomètres de l'Élysée. Il ne s'agissait pas d'argent. L'or était une distraction pour les médias. Le vrai trésor était la base de données LUMEN : des années de preuves sur les rétrocommissions du marché des frégates, les comptes offshore et les noms des intermédiaires entre la haute administration et les cartels.

Au centre de la toile : Marc de Valhubert.

04:12. Place Beauvau.

Marc de Valhubert se tenait debout devant la fenêtre de son bureau Empire. Il ajusta les boutons de sa chemise en coton égyptien. Ses mains ne tremblaient pas.

La porte s'ouvrit. Son conseiller spécial entra.

— Monsieur le Ministre, Belkacem est sur la piste. Elle a interrogé le commutateur de Nice.

Valhubert ne se retourna pas. Il regarda son reflet dans la vitre pare-balle.

— Elle est efficace, admit-il. Mais elle ne comprend pas que l'État ne peut pas survivre à la vérité. La corruption n'est pas une maladie, c'est le lubrifiant du système. Je n'ai pas trahi. J'ai organisé un sacrifice.

— Elle va remonter au cabinet d'ici une heure.

— Alors la fête est finie, trancha Valhubert. Activez la procédure de rupture.

Tic. Tac.

04:45. Sous-sol de la DGSI.

Sarah Belkacem venait de franchir le dernier pare-feu. Son écran se figea sur une modification du protocole de sécurité global, signée numériquement par Valhubert. Une backdoor permettant de désactiver la surveillance de n'importe quel point sensible depuis un terminal mobile autorisé. Celui utilisé à Monaco.

Sarah sentit une goutte de sueur couler le long de sa colonne vertébrale. Ce n'était pas un braquage du Cartel contre l'État. C'était un contrat.

Elle saisit son téléphone. Composa le numéro de Léa Vasseur.

— Léa ? C'est Sarah. Écoute. L'attaque de Monaco était une commande. Valhubert a utilisé le Major pour nettoyer les preuves de ses comptes. Je t'envoie les logs.

— Sarah, ils ne te laisseront jamais sortir, répondit la journaliste.

Sarah regarda la caméra de surveillance. Elle était déjà une cible.

— Je sais. Je lance la procédure de Rupture de Contact. Je sature le réseau pour passer sous le radar.

Elle tapa frénétiquement. Lança un script DDoS interne. Dans tout le bâtiment, les écrans clignotèrent. Les imprimantes recrachèrent du code. Le système de refroidissement monta en puissance dans un hurlement de turbine. Sa diversion. Sa guerre de bruit.

Soudain, l'éclairage de secours vira au rouge. La porte blindée de son bureau commença à céder sous les coups d'un bélier hydraulique. Le métal gémissait.

Un point rouge balaya l'écran. Se figea sur son sternum. Une sentence de lumière.

— Cible identifiée, grésilla une radio. Procédure de nettoyage engagée.

Sarah ne chercha pas son arme. Elle fixa son écran. Le transfert de données vers le journal de Léa affichait 98%.

Tic.

99%.

Tac.

À Beauvau, Valhubert prit son téléphone.

— Coupez tout, ordonna-t-il. Coupez la France.

Au même instant, à Aubervilliers, Yanis ordonna la mise à feu. Des grenades thermites dévorèrent les derniers serveurs vides. Il monta sur son TMAX. La logistique du vide arrivait à son terme. Il n'était plus un partenaire de Valhubert. Il était son propriétaire.

05:05.

La barre de transfert passa à 100%. L'écran de Sarah s'éteignit brusquement. Tout le bâtiment fut plongé dans le noir. Puis la ville. Puis le pays. Les routeurs BGP nationaux venaient d'être réinitialisés avec des tables corrompues. La France disparaissait de la carte numérique du monde.

La Coupure était totale.

Sarah sourit dans l'obscurité alors que les hommes du GSPR enfonçaient la porte. Elle entendit le claquement sec des culasses que l'on arme. Elle n'était plus une policière. Elle était le témoin de l'effondrement.

05:12. Dans le silence de son bureau plongé dans le noir, le téléphone personnel de Valhubert vibra. Un numéro masqué. Il décrocha.

— La logistique, Monsieur le Ministre, dit la voix froide de Yanis. C'est l'art de savoir

où se trouve chaque pièce, même quand on éteint la lumière.

— Qui êtes-vous ?

— Celui qui possède désormais vos comptes. Vous pensiez avoir embauché des mercenaires ? Non. Vous avez ouvert la porte à vos nouveaux maîtres. Ne bougez pas. Restez à votre place. Faites du bruit, accusez des terroristes. Pendant ce temps, nous allons réorganiser la maison.

Yanis raccrocha. Il s'enfonça dans la pluie de février, silhouette grise dans une nation devenue aveugle.

Valhubert regarda ses mains exsangues. Il n'était plus le Ministre de l'Intérieur. Il était le concierge d'un pays qui ne lui appartenait plus. Sa montre suisse, imperturbable, continuait de scander la fin d'un monde.

Tic. Tac.

FIN

Merci d'avoir lu "LA COUPURE"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)